CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
540ᵉ LIVRAISON.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



LA CABANE DE MONTAINARD
OU
LES AUVERGNATS

DRAME EN TROIS ACTES

PAR

VICTOR DUCANGE ET FRÉDÉRIC

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 26 SEPTEMBRE 1818.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

LE BARON DE LÉRAC, riche seigneur...	MM. DEFRESNE.
DOLZAN, ancien capitaine, sous un déguisement d'Auvergnat..................	BAYLE.
CHARLES, fils de Dolzan..............	LANCELIN.
CHRISTOPHE, Auvergnat...............	MOESSARD.
LABRÈCHE, vieux militaire.............	DUGY.
JACQUES, jardinier du baron...........	PIERSON.
ROBERT, écuyer du baron..............	MM. LIVAROS.
LARIOL, chavrier........................	VISSOT.
AMÉLIE, fille du baron................	Mmes DORVAL.
MADAME MACAIRE, gouvernante d'Amélie.	SAINT-AMAND.
UNE VILLAGEOISE......................	Mlle PAULINE.
VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES, SUITE DU BARON.	

La scène est en Auvergne.

ACTE PREMIER

Un site champêtre entre des montagnes : à gauche, le château de Lérac et le pavillon de Jacques ; à droite, des arbres. Çà et là, un peu dans l'éloignement, des chaumières de paysans.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JACQUES, LARIOL, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES. Quelques villageois et villageoises accourent gaiement ; ils viennent éveiller Jacques. Ils frappent, ils sonnent à la porte du pavillon. Jacques, en bonnet de nuit, passe la tête à la fenêtre.

JACQUES. Eh! jarni! quou tapage! queu carillon! Tiens, v'là tout l' village à la porte du château.

LES VILLAGEOIS. Bonjour, monchieu Jacques, bonjour!

JACQUES. Voyons, quoi qu' vous voulez si matin?

LARIOL. Eche que vous ne chavez pas que moncheigneur arrive?

JACQUES. Tiens, si fait, j' sais.

LARIOL. Eh bien, monchieu Jacques, nous voulons chélébrer le retour de moncheigneur, et nous venons vous prià de nous jaidà dans chette entreprige-là.

JACQUES. Bah! c'est pour ça? Attendez, attendez, v'là que j' descends. (Il quitte la fenêtre.)

LARIOL. Allons, jeunes filles, il faut lui attrapa chacune un beau bouquet.

UNE VILLAGEOISE. Eh! cha ne sera pas difficile, ch'est un bon enfant, monchieu Jacques, quoiqu'il choit jun jardinia de Paris.

JACQUES. Me v'là, me v'là!... Voyons; y s'agit d' nous réjouir, n'est-ce pas, et en même temps d' ben fêter le r'tour de monseigneur?

TOUS. Oui, monchieu Jacques.

JACQUES. Eh ben, mes amis, y n'y a jamais eu euno plus belle occasion. C'est à c' matin, vous l' savez tous, qu' monseigneur le baron de Lérac arrive dans son château; eh ben, moi, j'ons appris hier au soir la nouvelle qu' c'est itou à c' matin que d'vont passer par le village les bons Auvergnats de Montainard, vous savez ceux-là qui s' réunissont chaque hiver pour aller tous ensemble à Paris. Eh ben, morgué! faut les retenir toute la journée, afin qu'y boivent et qu'y dansent avec nous : laissez-moi faire; j' voulons faire danser tout le château, depuis mam'selle Amélie, la fille de not' bon seigneur, jusqu'à madame Macaire, qu'est si revêche, et même mon brave oncle Labrèche.

LAMOL. Bah! eche qu'il est au château, ce bon monchien Labrèche?

JACQUES. Sans doute; n' vient-y pas voir tous les jours M. Christophe et M. Charles : hier, tout en causant, y s'est attardé, la nuit est venue; il a craint d'être surpris en chemin par queuqu' avalanche, et, ma fi, j' l'ons gardé à coucher. Oh! c'est que, depuis la catastrophe de M. Christophe, on n'ose plus s'exposer la nuit dans le Montainard : ce pauvre cher homme, l'a-t-y échappé belle!

LAMOL. Ah chà! mais qu'eche que ch'est donc, monchieu Jacques, que chet accident? On en a fait tant de réchits dans le village, qu'on a fini par n'en plus rien chavoir.

JACQUES. J' vas vous conter ça. (Tout le monde se groupe pour l'entendre.) C' brave homme, chandronnier d' son état, v'nait d'Aurillac, et s'en allait à Paris, avec Charles, son fils; comme ils marchaient la nuit, y s' trompirent do chemin, s' perdirent dans les montagnes, et, à la pointe du jour, s' trouvirent sus l' bord du torrent do Montainard; s' voyant tout là-haut, et apercevant en bas la petite maison do mon oncle Labrèche, vous savez c'te p'tite maison oùs qui vend do la poudre aux chasseurs et des feux d'artifice pour les jours de fête? dame, vous pensez qu'y prirent tout d' suite le sentier qui y conduit; mais, jarni! à peine avions-y fait cent pas, que, patatras! v'là une avalanche qui s' détache du sommet d' la montagne, qui roule, écrase tout, et entraîne le malheureux Christophe au fin fond du précipice!

TOUS. Ah! mon Dieu! mon Dieu!

JACQUES. Mon oncle, qui a vu l' coup, vole au secours de Christophe : des pieds, des mains, y travaille avec tant d' courage, qu'aidé de M. Charles, y parvient à le r'tirer vivant de d'ssous la montagne de neige ous qu'il était enseveli. L' pauvre Christophe était tout moulu. Pour qu'il fût bien soigné, mon oncle l'amena lui-même au château; j'en fis mon affaire. Dès qu' mam'selle Amélie eut appris c't accident, elle n' voulut plus quitter c' pauvre cher homme; elle le servait elle-même, et, tout l' temps qu'y fut en danger, on n'aurait pas pu r'connaître qui, de c't aimable demoiselle ou de M. Charles, était l'enfant de Christophe... Ah!... je n' pouvons raconter ça... sans qu' les larmes... Allons, morgué! y n' s'agit pas d' s'attendrir, n' faut songer aujourd'hui qu'à ben r'cevoir not' bon seigneur.

UNE VILLAGEOISE. Ch'est cha, monchieu Jacques, et, pour commencha, il nous faut à chacune jun beau bouquet.

JACQUES. Oh! doucement! j' voulons ben vous donner queuqu'unes de nos fleurs, mais, pour entrer toutes, nenni! vous n' feriez trop d' dégât! Les trois pus jeunes iront cueillir les bouquets, les autres iront les attendre chez la mère Simone.

TOUS. Ch'est cha!

JACQUES. Allons, à moi les trois pus jeunes. Bon! les v'là toutes! Il n' m'en faut qu' trois, j' vous dis! c'est ben assez! Passez par là... Eune... deux... trois... halte! Vous autres, filez-moi de côté; allons, marchez! (Au moment où les villageois s'en vont, et où les trois jeunes filles entrent au château, Labrèche en sort.)

SCÈNE II.

LABRÈCHE, JACQUES.

JACQUES. Eh! v'là mon oncle Labrèche. Bonjour, mon oncle!

LABRÈCHE. Bonjour, mon neveu! Où diable envoies-tu ces villageois? Et ces jeunes filles, que vont-elles faire au château?

JACQUES. Chut!... mon oncle, c'est un secret.

LABRÈCHE. Bon!... quelque surprise?

JACQUES. C'est ça.

LABRÈCHE. Une petite fête?...

JACQUES. Oui.

LABRÈCHE. Pour mademoiselle Amélie?...

JACQUES. Non.

LABRÈCHE. Comment, non?... Et pour qui donc?

JACQUES. Pour monseigneur lui-même.

LABRÈCHE. Hein?... comment dis-tu?

JACQUES. Pardi! comment j' dis?... J' dis quo M. le baron d' Lérac arrive à c' matin, et que...

LABRÈCHE. Le baron arrive aujourd'hui?

JACQUES. Ma fine, p't-êtr' tout à l'heure.

LABRÈCHE. Adieu, mon neveu! Tu feras mes compliments à Christophe et à son fils. Au revoir!

JACQUES. Tiens! quen vertigo qui l'y prend donc?... Mon oncle! mon oncle! Eh! jarni, où allez-vous donc comme ça?

LABRÈCHE. Parbleu! chez moi.

JACQUES. Chez vous? chez vous? Quoi faire tout seul, à vot' cabane de Montainard? C'est-y pas un bel endroit! V'là près d'un mois que tout est en fleurs par ici, et, chez vous, tout est encore couvert de neige. Que diable, mon oncle, y fait meilleur vivre au château que dans votre bicoque.

LABRÈCHE. Dans ma bicoque!... Morbleu! dans ma bicoque, on ne craint pas de rencontrer la figure d'un malhonnête homme.

JACQUES. Oh! j' sais ben c' que vous avez, vous n'aimez pas monseigneur; oui, mon oncle, vous l'avez pris en grippe, et, jarni! ça n'est pas bien; car il vous aime, lui, et, quand il parle de vous, c'est avec des éloges! Qu' l'y r'prochez-vous, voyons! N'est-y pas généreux, bienfaisant? n' prodigue-t-y pas à tous les malheureux qui v'nont l'implorer des s'cours, des aumônes? Il est vrai, par exemple, qu'il aime assez que tout l' monde le sache, et ça fait dire à quouqu's-uns qu' c'est par ostentation qu'y fait l' généreux. Mais qu'importe, le bien est fait, le pauvre est soulagé...

LABRÈCHE. Et l'orgueil du riche triomphe.

JACQUES. Voyez comme tous ses domestiques sont heureux! Il arrive ben, par-ci par-là, qu'y lui prend tout d'un coup comme un grain d' colère. Oh! dame, alors, ses yeux font peur; mais ça passe comme l'éclair, et y r'vient si vite, et d'un air si naturel, qu'on croirait qu'il a voulu rire.

LABRÈCHE. Est-ce là le caractère d'un homme franc?

JACQUES. Ma fine! c' n'est pas non plus la façon d'un méchant homme. La mère Léonarde, dans sa dernière maladie, recevait tous les jours une bonne et saine nourriture; et de qui? De monseigneur. La femme de Gérard était en couches, et qu'est-ce qui lui envoyait du bon vin ben vieux, ben confortant? Monseigneur. L'hiver dernier, Laurent vit sa cabane détruite par les ouragans; eh ben, c'est encore monseigneur qui la lui fit reconstruire à ses dépens; bref, mon oncle, on n'aime que les braves gens, et, depuis sa fille jusqu'au dernier de ses vassaux, bêtes et gens n'ont qu'une voix pour bénir l' baron de Lérac. Allons, mon oncle, y faut rester à la fête; ça f'ra plaisir à mam'selle Amélie, et vous verrez qu' monseigneur vous traitera comme y faut.

LABRÈCHE. Jacques, les gens de son sang et ceux de mon grade ne marchent pas sur la même ligne... Fêtez, louez votre bon seigneur; je viendrai vous voir quand il sera reparti. (Charles sort du pavillon.)

JACQUES. Oh! c'est trop fort, aussi. Morguè! c'est de l'entêtement tout pur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES. Qu'est-ce donc, Jacques? Comment! tu t'emportes contre ton oncle?

JACQUES. Eh! venez donc, vous, monsieur Charles, et tâchez d' l'y faire entendre raison. V'là-t-y pas qu'y prend la mouche, et qu'y dit qu' les gens d'eune ligne et ceux d'un grade n' marchent pas... C'est pas ça... C'est égal, j' vous en prie, monsieur Charles, vous qui faites c' que vous voulez d' mon oncle, empêchez-le d' partir. Moi, faut quo j' coure au jardin; car il y a là trois jeunes filles qui pourraient ben n' pas vous laisser une rose pour fleurir mademoiselle Amélie... Au revoir, mon oncle; j' comptons sur vous pour la fête. (Il rentre.)

SCÈNE IV.

LABRECHE, CHARLES.

CHARLES. Vous voudriez nous quitter, monsieur Labrèche?

LABRECHE. Mon jeune ami, je sens que ma conduite doit te paraître bizarre; mais tu ne peux, tu ne dois pas en savoir les raisons... Charles, chacun n'a-t-il pas ses secrets?

CHARLES. Ses secrets!

LABRECHE. Oui, ses secrets. Par exemple, si j'étais ton père, aurais-je tort aussi de t'emmener à l'instant de ce château?

CHARLES. De m'emmener! et pourquoi?

LABRECHE. Écoute, Charles : Christophe est un simple ou-

vrier, le baron de Lérac un riche et puissant seigneur... N'est-ce pas t'en dire assez?... Charles, c'est là... (il montre une fenêtre du château) dans cet appartement, que repose la fille du baron.

CHARLES. Amélie?...

LABRÈCHE. Oui, Amélie... Regarde bien cette croisée; si la jeune personne y paraissait à l'instant, dis-moi, la verrais-tu sans trouble? (Labrèche lui montre la fenêtre, Charles y a les yeux attachés. La fenêtre s'ouvre, et Amélie paraît.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, AMÉLIE, à la fenêtre.

CHARLES. Dieu! c'est elle!

LABRÈCHE. Comment!

AMÉLIE. Bonjour, monsieur Charles! Comment! vous sortez si matin du château?

CHARLES. Mademoiselle... (A part.) Sa vue me cause une émotion!

MADAME MACAIRE, dans l'intérieur. Mademoiselle Amélie, descendez donc, je vous attends.

AMÉLIE. Me voici, ma bonne. Monsieur Charles, vous serez de la fête que nous préparons pour mon père, n'est-ce pas? et M. Labrèche aussi?

LABRÈCHE. Moi, mademoiselle?

CHARLES. Monsieur votre père... Ah! qu'il me sera doux de lui présenter mon hommage!

MADAME MACAIRE, dans l'intérieur. Faut-il que je monte vous chercher? Avec qui causez-vous donc? Qu'est-ce que c'est?

AMÉLIE. Ah! quel tourment!... Ne montez pas, je descends... Bonjour, monsieur Labrèche!... Adieu, monsieur Charles! (Elle se retire et ferme la fenêtre.)

SCÈNE VI.

CHARLES, LABRÈCHE. Charles reste immobile, les yeux attachés sur la fenêtre.

LABRÈCHE. Eh bien, Charles, que regardes-tu donc encore? Il y a longtemps que la fenêtre est fermée.

CHARLES. Mon ami, vous avez lu dans mon cœur; vous voyez si je suis malheureux.

LABRÈCHE. Oui, Charles; mais, morbleu! tu es un brave jeune homme, et tu n'oublieras pas que l'honneur doit être surtout le patrimoine du pauvre. Mon ami, il faut engager ton père à quitter ce château. Point de faiblesse, on ne capitule point avec l'amour.

CHARLES. Eh! quand je quitterais ces lieux, quand je parviendrais à bannir de mon cœur l'image d'Amélie, ne croyez pas, mon ami, que j'échapperais au malheur.

LABRÈCHE. Pourquoi? D'où viendraient tes chagrins?

CHARLES. Jetez les yeux sur moi, examinez ma condition. Fils d'un simple artisan, d'un ouvrier... que j'honore sans doute, au lieu de me former au travail qui convenait à mon obscurité, on m'a prodigué l'éducation la plus brillante; mon enfance s'est écoulée dans les meilleurs colléges de Clermont; j'ai reçu, avec la science, cette fierté si funeste, quand la fortune et la naissance la condamnent à rougir... Ah! je suis loin d'adresser un reproche à mon père; mais, si, plus sage, il m'eût élevé dans son rustique atelier; là, si mes mains s'étaient endurcies par un travail pénible, mes désirs et mes vœux ne se seraient jamais égarés dans un monde chimérique; je chanterais gaiement en soulevant le marteau, et je n'aurais pas senti le pouvoir des charmes d'Amélie...

LABRÈCHE. Morbleu!... c'est vrai, ce qu'il dit là!

CHARLES. Maintenant, quel peut être mon sort? Mes bras ne sont point faits au travail qui m'eût donné du pain. Je suis pauvre, et j'ai de la fierté... Mon ami, que deviendrai-je?

LABRÈCHE. Charles... te sens-tu là... (il montre son cœur) du courage? Aimes-tu bien ton pays?

CHARLES. Ne suis-je pas Français?

LABRÈCHE. Bien! c'est cela. Regarde-moi... Comment trouves-tu ces deux chevrons, qui disent à tous les passants: « Labrèche est caporal? » Charles, sous cet habit, on marche l'égal de tout le monde; il n'est personne qui ne respecte un brave militaire: eh bien, puisque tu n'es pas fait pour un travail servile, puisque tu sens malgré toi l'orgueil d'un cœur bien né, mon ami, fais-toi soldat!

CHARLES. Dieu!...

LABRÈCHE. La carrière est vaste au champ d'honneur: il y a de la place pour tout le monde. Avec ta figure, tes talents, ton ardeur, on parvient tôt ou tard; il ne faut qu'un hasard, un moment, une seconde, pour gagner une épaulette, et peut-être le signe qui décore les braves. (Christophe sort du pavillon.)

CHARLES. C'en est assez, Labrèche: je veux être soldat! Oh! mon ami! j'entrevois le terme de mon infortune; oui, je serai soldat! Rose et Fabert ont ainsi commencé! Venez, mon ami, je veux m'engager à l'instant.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHRISTOPHE.

CHRISTOPHE. Halte-là!... Morguienne! que dis-tu? Quoi! Charles, tu veux t'engagea?...

CHARLES. Oui, mon père: l'éducation que je tiens de vos bontés, l'ardeur dont je me sens animé, tout m'engage à suivre la noble carrière que ce brave homme vient d'offrir à mes regards. Dans les camps, j'obtiendrai le plus noble titre, celui de défenseur de la patrie; là, du moins, la valeur me sure les rangs, et la gloire conduit à la noblesse. Oh! mon père, si quelque jour je rapportais sur mon sein le gage de l'honneur!... Grand Dieu! peut-être alors... Ah! qu'il me tarde de marcher sous les drapeaux français!

CHRISTOPHE. Est-il pochible! Et ch'est vous, monchieu Labrèche, ch'est vous qui lui metta chette folie dans la chervelle?

LABRÈCHE. Folie? Ventrebleu! votre fils a raison.

CHRISTOPHE. Il a tort!...

CHARLES. Mon ami...

CHRISTOPHE. Mon Charles me quitta!... Jarni! cha cherait le coup de ma mort!

LABRÈCHE. Mais, morbleu!...

CHRISTOPHE. Trrrr do vos morbleuch! je dois rendre compte en jour... et chi jamais... Tenez, monchieu Labrèche, chi le cherviche que vous m'avez rendu doit me coûta la perte de mon Charles, vous jauriez bien mieux fait de me laicha périr.

CHARLES. Mon père...

LABRÈCHE, prenant Charles à part. Jeune homme, laisse-nous un moment; va, je t'appellerai tout à l'heure, et tu viendras m'accompagner jusqu'à l'entrée de la forêt.

CHARLES. Mon ami, rassurez mon père; je renonce à tout espoir plutôt que de l'affliger. (Il rentre.)

SCÈNE VIII.

LABRÈCHE, CHRISTOPHE.

LABRÈCHE. Christophe, vous êtes un brave homme; mais, morbleu! vous avez mal élevé votre fils. Et savez-vous ce qui en résulte aujourd'hui?

CHRISTOPHE. Qu'est-che que ch'hest qui en réjulta?

LABRÈCHE. Charles est amoureux de la fille du baron.

CHRISTOPHE. Bah! de mademoijelle Amélie?

LABRÈCHE. D'elle-même. Et qui sait si cette aimable fille n'éprouve pas le même penchant?

CHRISTOPHE, d'un air joyeux. Ah! oh! eh! que cha cherait gentil!

LABRÈCHE. Par la corbleu! Christophe, êtes-vous devenu fou? Quoi! la fille d'un grand seigneur...

CHRISTOPHE. Et le fils d'un chaudronnia, hein? Ch'est là che qui vous tarabuchte. Eh bien, monchieu Labrèche, écouta: vous jêtes jun digne homme, vous jaima bien mon Charles, et je vous jaima auchi de tout mon cœur; arriva chu qui plaoia, je ne veux plus javoir de checret pour vous... Charles n'est point mon fils.

LABRÈCHE. Hein! mille bombes, que me dites-vous là?

CHRISTOPHE. La vérita. Écouta, vous dis-je, ch'est june hichtoire bien churprenante. Il y a dix-jhuit ans, je travaillais jà Paris; un jour que je me promenais de grand matin, en criant comme jà mon ordinaire: « Chaudronnia! raccommoder, rétamer les cacheroles!... » vous chavez... voilà que tout à coup, jau coin de la rue Chaint-Honora, un monchieu chort jen courant d'une porte d'allée, tire de dechous chon manteau june petite berchelette ouche qu'il y avoit jun marmot; et, m'adrechant la parole: « Brave homme, qui me dit comme cha, chauve-moi, chauve cet enfant, je t'en conjure. » Je ne me le fais pas dire deux fois, je prends le petiol, et mon homme dichparaît. Après l'avoir attendu longtemps, j'entr'ouvre la porte de l'allée, et je trouve qu'elle donne chur un pachage que je ne connaichais pas; j'emporte à mon logis la petite berchelette, dans laquelle je trouve une bourche avec chent louis en or, et june lettre ouche qu'il y avait... Pardi! tenez, la voichi... je l'ai toujours garda... Lija.

LABRÈCHE. Voilà qui est étranga!... Voyons... « Cet enfant

se nomme Charles; il doit passer pour ton fils. Consacre-lui ton existence; un jour, pour te récompenser, il fera ta fortune. Un homme, qui ne peut se faire connaître, veille sur tous les deux. Obéis en aveugle aux ordres qu'il te donnera; ta vie répond de ton silence. » Que fites-vous?

CHRISTOPHE. J'obéis; mais chel homme-là, voyez-vous, chest bien le diable en personne. Tantôt vêtu comme un cheigneur, tantôt comme un chavoyard, il est chur mes talons quand j'y penche le moins. D'ouche qu'il vient, ouche qu'il va, comment ch'est qu'il viva, ch'est jun myschtère; ch'est par ches jordres que monchieu Charles a rechu chette belle éducachion; mais cho qui est bien plus bijarre, ch'est qu'il ne m'a jamais laiché trois mois dans le même endroit. A tout bout de champ, il faut déménaja, courir d'une ville dans june autre. Dès que j'aperçois chon visage, je chuis chûr que Charles est en dangea, et, zeste, je décampa. Enfin voilà dix-jhuit ans que chette vie-là dure; mais, trrrr de ma fé! monchieu Labrèche, je me trouva dans che moment dans jun rude embarras.

LABRÈCHE. Qu'est-ce donc?

CHRISTOPHE. Jil y a quatre mois que mon original me fit quitter Aurillac, et m'ordonna d'aller jà Paris, où je devais le rencontra. Je partis; mais vous chavez, monchieu Labrèche, l'occhident qui m'arriva dans vos montagnes. Il fallut bien que je recheta dans cet endroit pour me guérir de mes blechures, et Dieu chait che que chera devenu mon inconnu, qui ne m'aura pas trouva dans Paris. D'un autre côté, mes fonds baissent.

LABRÈCHE. Diable! qu'allez-vous faire?

CHRISTOPHE. Ma foi, recheter ichi. Qu'est-che que je richque? Chi mon homme me chercha, jil me trouvera; chi mon Charles est abandonné, eh bien, monchieu Labrèche, je trouverai pour chet intérechant jeune homme un autre protecteur dans monchieu le baron, qu'on attend aujourd'hui.

LABRÈCHE. Dans le baron de Lérac?

CHRISTOPHE. Je lui préjenterai mon Charles.

LABRÈCHE. Ne comptez point sur cet homme.

CHRISTOPHE. Il est chi bon, chi généreux!

LABRÈCHE. Lui? Ce baron de Lérac, dont on fait sonner si haut les vertus apparentes, est un hypocrite, un misérable.

CHRISTOPHE. Ah! mon Dieu!...

LABRÈCHE. Je puis vous en parler; j'ai servi sous ses ordres, et je tiens dans mes mains les preuves de ses crimes.

CHRISTOPHE. De ches crimes! Et qu'est-che qu'il a donc fait, che baron?

LABRÈCHE. Ce monstre a fait périr de chagrin sa sœur, pour s'emparer d'une fortune immense, que le testament d'un parent éloigné assurait à cette infortunée.

CHRISTOPHE. Bah!...

LABRÈCHE. Par une infernale machination, il est parvenu à faire passer pour traître et condamner à mort l'époux de cette sœur qu'il avait sacrifiée; un brave, un loyal militaire, qui n'avait eu d'autre tort que celui de vaincre le baron dans un duel que l'orgueil de ce méchant homme avait provoqué. (Attendri.) Morbleu!... c'était mon capitaine... et la perle de l'armée!...

CHRISTOPHE. Ch'est-y pochible?

LABRÈCHE. Ce n'est pas tout! Ces malheureux jeunes gens s'étaient mariés secrètement. Un seul enfant, un fils encore au berceau, était le fruit de cet hymen; il faisait revivre tous les droits de sa mère. Le baron découvrit l'endroit où cette innocente créature avoit été cachée pour la soustraire à sa rage. Il y court avec l'infâme Robert, son agent, son complice, et le pauvre petit a disparu pour toujours!

CHRISTOPHE. Ch'est abominable!...

LABRÈCHE. Ah! si quelque jour le ciel permettait que je revisse mon capitaine!...

CHRISTOPHE. Vochtre capitaine! On n'a donc pas exjécuta son jugement?

LABRÈCHE. Je l'ai forcé de fuir! Pauvre Dolzan! que sera-t-il devenu? Ah! s'il savait que son fidèle soldat, auquel il a sauvé l'honneur et la vie dans une embuscade où j'étais allé donner comme un sot, et dont il m'a tiré au péril de ses jours; s'il savait que le vieux Labrèche n'a point goûté de repos qu'il n'ait obtenu des preuves... Mais il est trop tard! Dolzan a péri sans doute... et je ne reverrai jamais ni lui ni le malheureux enfant qui lui devait l'existence!... (Il essuie ses yeux.)

CHRISTOPHE. Ah! monchieu Labrèche, que me dites-vous là! Ch'est donc jun bien méchant homme?...

LABRÈCHE. Confiez-lui votre Charles, après ce que je viens de vous dire; mais, paix... laissons ce sujet!... En temps et lieu, je vous en apprendrai davantage.

CHRISTOPHE. Eh! ch'est vochtre neveu qui gronda ches jeunes demoijelles. (Jacques sort du pavillon avec les trois jeunes filles, qui emportent des fleurs plein leur tablier, et rient de sa colère.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JACQUES, LES TROIS JEUNES FILLES, et, peu après, CHARLES.

JACQUES. Jarni! c'est abominable, mesd'moiselles.

UNE VILLAGEOISE. Merchi, monchieu Jacques; jils chont chuperbes, nos bouquets.

JACQUES. Pardi! je crois ben, elles ont...

TOUTES. Merchi, monchieu Jacques! merchi, monchieu Jacques! (Elles sortent en riant.)

JACQUES. Oui, oui, revenez-y une autre fois. (On entend claquer du fouet.)

LABRÈCHE. Oh! oh! qu'est-ce que c'est que cela?

JACQUES, regardant. Eh! c'est M. Robert, l' premier valet de chambre d' monseigneur.

LABRÈCHE. Robert!... Le maître n'est pas loin...

JACQUES. V'là qui descend d' cheval!...

LABRÈCHE, vers le pavillon. Charles!... Charles!...

CHARLES, dans l'intérieur. Me voici!...

CHRISTOPHE. Qu'eche qu'il a donc?

CHARLES, sortant du pavillon. Tenez, monsieur Labrèche, voici votre carabine.

LABRÈCHE, vivement. Viens, mon ami; nous abattrons en chemin quelques pièces de gibier.

CHRISTOPHE. Commentl vous jallez?... (Le fouet claque de nouveau.)

JACQUES, courant vers le château. V'là M. Robert! v'là M. Robert!...

LABRÈCHE. Allons... (Robert paraît au fond. Madame Macaire et Amélie sortent du château. — Avec colère.) Il est écrit que je verrai, malgré moi, la figure de ce grand escogriffe!

SCÈNE X.

LES MÊMES, AMÉLIE, MADAME MACAIRE, ROBERT.

AMÉLIE, sortant précipitamment, et apercevant tout à coup Charles. Venez donc, ma bonne, voilà M. Robert... M. Charles!...

CHARLES. Mademoiselle Amélie!... (Tous deux restent interdits.)

MADAME MACAIRE, venant après. Doucement donc, mademoiselle! Vous courez comme une petite folle! Eh bien, où est-il, ce M. Robert? Vient-il enfin nous annoncer que monseigneur arrive? (Robert, qui est entré lentement, et en parcourant des yeux ceux qui l'entourent, regarde Charles et l'observe en silence. Les deux jeunes gens, très-émus, sont restés dans la même attitude. Christophe les regarde aussi tout surpris. Labrèche est de mauvaise humeur.)

ROBERT, prenant un air aisé. Votre serviteur, mademoiselle! M. votre père, que je devance par son ordre, n'est plus qu'à quelques portées de fusil du château.

AMÉLIE. Ah! monsieur Robert, nous l'attendons, depuis huit jours, avec la plus vive impatience! Savez-vous qu'il y a six mois... n'est-ce pas, ma bonne, six mois tout entiers, que je n'ai embrassé le plus tendre des pères?

MADAME MACAIRE. Ce bon seigneur! Enfin, nous allons donc le revoir!

JACQUES. Queu joie! queu fête!

LABRÈCHE. Adieu, Christophe! Allons, Charles!

ROBERT, à part. Charles, Christophe... Ce sont eux!

CHARLES, retenant Labrèche, et regardant timidement Amélie. Mon ami!...

AMÉLIE, prenant Labrèche par la main et le retenant. Comment! monsieur Labrèche, vous voulez partir au moment où mon père arrive, et vous emmenez M. Charles?... Ah! vous conviendrez que cela n'est pas obligeant?

JACQUES, qui s'est approché par derrière. J' vous l'avais ben dit, mon oncle, qu' c'était malhonnête; mais, vous êtes d'un entêtement...

LABRÈCHE. Paix, mademoiselle!

AMÉLIE, d'un air piqué. Est-ce vous, monsieur Charles, qui engagez votre ami à nous quitter?

CHARLES. Moi, mademoiselle?

MADAME MACAIRE. Eh! qu'importe que ce soit M. Charles, Jacques, Pierre ou Paul! Il veut s'en aller, ce brave homme, eh bien, qu'il parte!

AMÉLIE, d'un air caressant. Mais non... M. Labrèche ne doit-il pas présenter lui-même à mon père M. Cristophe et M. Charles?

LABRÈCHE. Moi, mademoiselle!

AMÉLIE, avec sentiment. Vous avez sauvé leurs jours! Ah! je me charge de raconter à mon père le plus beau trait de votre vie.

MADAME MACAIRE. Quelle fantaisie! Est-ce qu'on a besoin de présenter des gens comme ça

LABRÈCHE. Pardonnez-moi, mademoiselle; j'ai ma maison, mon petit commerce à conduire, et puis, que diable voulez-vous faire d'un vieil invalide comme moi? Je ne serais bon qu'à embarrasser vos danses. Quant à M. Charles, c'est différent; il est jeune, les plaisirs sont de son âge. Rassurez-vous, je ne l'emmène que pour m'aider à monter la colline; et, une fois sur la route de Montainard, je vous promets de vous le renvoyer.

MADAME MACAIRE. Il ferait aussi bien de le garder.

AMÉLIE. Ne tardez pas, au moins... car mon père peut arriver.

LABRÈCHE. Allons, Charles! Votre serviteur, mademoiselle! (A Christophe et à Jacques.) Adieu, mes amis! (Il jette un regard mécontent sur Robert. Charles embrasse Christophe, regarde Amélie, et donne le bras à Labrèche. Ils s'en vont par la montagne. Robert les suit des yeux.)

AMÉLIE, après qu'ils ont disparu. Nous, ne perdons pas une minute. Jacques, cours avertir les villageois. Oh! le beau jour! Mais riez donc, ma bonne!

MADAME MACAIRE. Vous savez bien, mademoiselle, que je ne ris jamais.

AMÉLIE. Oh! quelquefois; il est vrai que, quand vous avez de l'humeur, vous n'êtes pas aimable; mais, lorsque ces moments sont passés, vous êtes bien la meilleure femme que je connaisse. (Elle lui fait quelques caresses.)

MADAME MACAIRE. Certainement, mademoiselle, je suis bonne au fond, et vous savez combien je vous aime; mais...

CHRISTOPHE. Allons, allons, monchieu Labrèche ne chait che qu'il dit : le père d'una chi aimable demoujelle doit être un brave homme, et...

AMÉLIE, lui frappant sur l'épaule avec amitié. Adieu, monsieur Christophe! (Christophe fait de grandes reverences. Madame Macaire hausse les épaules avec humeur. Jacques et Christophe rentrent dans le pavillon en même temps qu'Amélie rentre au château. Madame Macaire va pour suivre la jeune personne, Robert la prend par la main et la retient.)

SCÈNE XI.

ROBERT, MADAME MACAIRE.

MADAME MACAIRE, se retournant. Qu'est-ce que c'est?

ROBERT. Deux mots, s'il vous plaît, ma chère madame Macaire.

MADAME MACAIRE. A moi? pourquoi faire?

ROBERT. Écoutez!

MADAME MACAIRE. Je n'ai pas le temps, M. le baron arrive; croyez-vous qu'on n'ait rien à faire? Des domestiques à conduire, une jeune personne à surveiller, toute une maison à diriger, et quelle maison! Dieu sait le désordre! Grâce aux prodigalités de monseigneur, ce château est ouvert à tout le monde, aux mendiants, aux vagabonds qui nous arrivent de toutes parts; manquent-ils de pain, M. Labrèche les amène à dîner; n'ont-ils point d'asile, M. Labrèche les amène coucher; se cassent-ils le cou, M. Labrèche les amène pour se guérir, comme si le château de monseigneur était une auberge ou bien un hôpital! Ah çà! me direz-vous enfin ce que vous me voulez?

ROBERT. Je...

MADAME MACAIRE. Vous voyez si j'exagère : voilà trois mois, que dis-je, trois mois? il y en a tout près de quatre, que nous logeons au château, sans les connaître, ce Christophe et son fils...

ROBERT. Un moment, c'est d'eux précisément que je veux vous parler.

MADAME MACAIRE. Est-ce que vous les connaissez?

ROBERT. Je crois que oui.

MADAME MACAIRE. Est-il possible! Vous verrez que ce Christophe est quelque mauvais sujet, un déserteur, un...

ROBERT. Chut!... chut!...

MADAME MACAIRE. Ah! mon Dieu!

ROBERT. Il y a quatre mois, dites-vous, qu'ils sont dans ce pays?

MADAME MACAIRE. A peu près.

ROBERT. Qu'y sont-ils venus faire?

MADAME MACAIRE. Rien: ils venaient d'Aurillac; ils allaient, disaient-ils, à Paris.

ROBERT. C'est cela; je les tiens!

MADAME MACAIRE. Qui?

ROBERT, à lui-même. Oh! morbleu! pour le coup, le fils de ce Dolzan ne m'échappera plus! Avant une heure, j'aurai les mille louis que monseigneur... Elle écoute...

MADAME MACAIRE. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est donc?

ROBERT. Silence! N'allez pas dire un mot...

MADAME MACAIRE. De quoi?

ROBERT. Ce Charles...

MADAME MACAIRE. Eh bien, ce Charles?...

ROBERT. N'est-il pas obligé de traverser le bois pour reconduire Labrèche?

MADAME MACAIRE. Oui, certainement; mais pourquoi me demandez-vous cela?

ROBERT. Dites-moi, l'ancien garde-chasse Frank...

MADAME MACAIRE. Pardi! ce mauvais garnement qui a une figure si...

ROBERT. Demeure-t-il toujours dans la forêt?

MADAME MACAIRE. Mon Dieu, toujours: monseigneur est si bon, qu'il n'a jamais voulu s'en défaire, quoi qu'on ait pu lui dire.

ROBERT. Cela suffit.

MADAME MACAIRE. Vous m'effrayez, monsieur Robert, avec votre air sombre, et vos questions!... Vous allez sûrement me dire pourquoi...

ROBERT. Adieu, madame Macaire!

MADAME MACAIRE. Comment, adieu? Expliquez-moi, du moins...

ROBERT. Le plus profond silence!...

MADAME MACAIRE. Mais...

ROBERT. Chut!... (Il sort. Madame Macaire reste toute émue.)

SCÈNE XII.

MACAIRE MACAIRE, seule. Ah! mon Dieu! qu'a-t-il donc, ce vilain Robert?... Quelle figure sinistre! quel air fourbe et méchant!... Méditerait-il quelque mauvaise action?... Oh! cet homme-là m'a toujours déplu, et je ne sais comment notre bon seigneur peut lui marquer tant de confiance! Eh mais... je vois ce que c'est!... un coup d'œil lui aura suffi pour s'apercevoir que Charles... Le petit drôle aussi, qui s'avise de faire les yeux doux à notre demoiselle; et moi qui ai eu la faiblesse de ne pas l'écrire à monseigneur!... Robert va tout dire, et je suis perdue.

SCÈNE XIII.

MADAME MACAIRE, AMÉLIE, CHRISTOPHE, JACQUES, LARIOL, et les VILLAGEOIS.

AMÉLIE, sortant du château. Mais venez donc, ma bonne; je ne serai pas habillée quand mon père arrivera!

MADAME MACAIRE. Eh bien, mademoiselle, on vous habillera après. Ne faut-il pas être parée comme une châsse pour recevoir son père?

LARIOL, arrivant par la montagne et appelant les villageois. Ohé! ohé!

CHRISTOPHE, sortant du pavillon de Jacques. Qu'est-che que ch'est que che tapage-là?

JACQUES, le suivant. Eh! c'est Lariol, l' chevrier d' monseigneur. (Lariol achève de descendre la montagne.)

AMÉLIE. Mon père arrive-t-il?

LARIOL. Oui, not' mamjelle! jet avec june lière chochiéta...

MADAME MACAIRE. Que veux-tu dire?

LARIOL. Toute la bande d'Auvergnats qui revient de Paris : auchitôt que moncheigneur les je vus, il les je fait arrêta, et les ja régala comme de vrais camarades. Ah! not' mamjelle, chi vous pouviez voir tous ches braves gens, jils chont d'une joie! d'un ravichement!... eh! eh! eh!... (Il rit.)

AMÉLIE. Ah! je reconnais bien là le cœur de mon père!

MADAME MACAIRE. Il est trop bon.

AMÉLIE. Il est si doux d'être aimé!

MADAME MACAIRE. Qu'a-t-il besoin de boire avec ces manants?

CHRISTOPHE. Des manants, morguienne! (On entend plusieurs coups de fusil.)

TOUT LE MONDE jette un cri. Ah! (Tout le monde se tourne vers la montagne. Plusieurs coups de fusil partent encore.)

AMÉLIE. Grand Dieu!

JACQUES. Eh! mam'selle, ne vous effrayez pas. (Charles, fuyant avec effroi, paraît sur la montagne.)

AMÉLIE. O ciel! M. Charles!

CHRISTOPHE. Charles!... (Apercevant tout le monde, il accourt se précipiter dans les bras de son père. Dolzan et les Auvergnats le suivent.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CHARLES, DOLZAN, AUVERGNATS.

CHRISTOPHE. Mon cher enfant! mon Charles!

AMÉLIE. Ah! monsieur Charles!

DOLZAN, descendant la montagne. Les misérables! je n'ai pu les atteindre!

CHARLES. Rassurez-vous, mon père, je n'ai point été blessé.

CHRISTOPHE. Quoi! ch'est à toi qu'on en voulait?

AMÉLIE. A vous?

CHARLES. Oui, mon père, oui, mademoiselle. (Montrant les Auvergnats, à la tête desquels est Dolzan.) Et voilà mes libérateurs.

CHRISTOPHE, se tournant vers les Auvergnats, et sans voir Dolzan, qui s'est avancé près de Charles. Ches braves pays!

DOLZAN. Ah! je rends grâce au ciel, jeune homme... Dieu!... que vois-je?...

JACQUES. Quoi?

AMÉLIE. Qu'avez-vous?

DOLZAN. Pardon, la surprise... la frayeur...

CHARLES, le soutenant. Mes amis, secourez ce brave homme...

AMÉLIE. Ah! mon Dieu! un siége! vite, un siége! Jacques! ma bonne! mais courez donc!... (Jacques court chercher une chaise.)

MADAME MACAIRE. Eh bien, eh bien, voyons donc vite, vite une chaise! (Jacques apporte une chaise. Charles et Amélie y asseyent Dolzan.)

JACQUES, tout en plaçant la chaise. Ce pauvre cher homme! c'est l'émotion. (Charles, du geste, fait un peu éloigner le groupe qui entoure Dolzan.)

DOLZAN, prenant la main de Charles. Quoi! c'est à vous, jeune homme, que j'ai sauvé la vie?

CHARLES. Oui, monsieur... Il reprend connaissance...

AMÉLIE, remontant un peu. Jacques, cours chercher du vin... du meilleur, entends-tu?

CHARLES, suivant le même mouvement. Oui, mon ami, courez!... (Il prend la main d'Amélie.) O mademoiselle! votre cœur est toujours le même!

DOLZAN, qui se trouve seul, et avec effroi. Mon fils est ici! Ah! que j'ai bien fait de quitter Paris avec ces bons Auvergnats! Quelque chose me disait... (Jacques apporte une bouteille et un verre; Charles prend le verre, Amélie s'empare de la bouteille; tous deux sont derrière la chaise de Dolzan; Amélie verse et remplit le verre que tient Charles.)

CHRISTOPHE, aux Auvergnats et villageois qui sont devant lui. Ah chà! morguienne! faites-moi plache jà mon tour!

DOLZAN, à part. J'entends Christophe!...

CHRISTOPHE. En chauvant mon Charles, ne m'a-t-il pas chauvé moi-même? Gare! je veux jembrachà ce brave homme. (Allant à lui.) Mon digne camarade... Ah!...

DOLZAN, lui serrant la main. Silence!...

CHRISTOPHE, bas. Ch'est mon homme!

DOLZAN, bas. Charles est perdu si tu parles!

CHRISTOPHE, de même. Je me tais!... (Il reste tout tremblant.)

CHARLES, apportant le verre, et s'approchant avec Amélie. Tenez, monsieur, prenez; ce vin va rappeler vos forces.

AMÉLIE. Buvez, c'est le meilleur qu'il y ait au château.

DOLZAN, les regardant tous les deux. Que je vous ai d'obligations! (Il boit.)

CHRISTOPHE, saisissant Charles par le bras, et le tenant près de lui. Charles, ne bougea pas de là, mon fils!

CHARLES. Comment!...

CHRISTOPHE, tout tremblant. Ne bougea pas, te dis-je!

DOLZAN, rendant le verre à Jacques et regardant Amélie. Mais à qui dois-je ces généreux secours?

AMÉLIE. Je suis la fille du baron de Lérac.

DOLZAN, avec violence. Du baron de Lérac!

DES VOIX, au même instant. V'là monseigneur! v'là monseigneur!...

DOLZAN. Grand Dieu!... (Tout le monde court, en remontant le théâtre, au-devant du baron. Dolzan saisit cet instant, et à Christophe.) Malheureux! en amenant Charles ici, tu l'as conduit au milieu de ses persécuteurs, et tu n'as qu'un instant pour le sauver.

CHRISTOPHE, tremblant. Ah!...

DOLZAN. Silence!... (Les cris de « Vive monseigneur! » retentissent; toute la suite du baron descend la montagne. Il paraît lui-même, et s'avance de l'air le plus affable. Amélie vole dans ses bras. Les villageois se groupent et présentent leurs bouquets. Dolzan disparaît parmi les Auvergnats, mais se tient à portée de se montrer à Christophe.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE BARON, ROBERT, SUITE DU BARON.

LE BARON. Ma fille! ma chère Amélie!... Bonjour, madame Macaire; bonjour, mes enfants, mes amis! Que j'ai de plaisir à vous revoir! Mon Amélie! je recommande à tes soins particuliers ces braves Auvergnats que j'ai rencontrés dans la forêt; ils ont fait une route pénible; ils ont tous besoin de repos, et, quelques-uns, de mes secours.

AMÉLIE. Oh! mon père, nous leur devons aussi de la reconnaissance.

LE BARON. Je le sais, ma chère Amélie; je viens d'apprendre, en entrant dans le village, l'accident affreux qui sans doute a dû vous troubler. Mes amis, je fais chercher les coupables, ils seront sévèrement punis. Mais où donc est cet honnête Christophe et cet intéressant jeune homme dont tu m'as parlé dans tes lettres, ma fille? Je désire les connaître. (Christophe ne sait que devenir; il tient Charles par le bras, et cherche des yeux Dolzan, qui se cache et l'observe.)

AMÉLIE. Monsieur Charles, n'avez-vous pas entendu? mon père désire vous connaître.

LE BARON, les montrant. Est-ce là, ma fille, M. Christophe et son fils?

AMÉLIE. Oui, mon père.

LE BARON. Approchez, brave homme.

CHRISTOPHE, dans le dernier embarras. Moncheigneur...

LE BARON. Approchez, vous dis-je...

JACQUES, à Christophe. Allez donc, monsieur Christophe!

CHRISTOPHE, qui aperçoit Dolzan. Moncheigneur... ch'est que... (Tenant Charles.) Ne bouge pas!

LE BARON, souriant. D'où vient votre embarras? (Il prend Charles par la main; Christophe est obligé de le lâcher.) C'est donc là votre fils? Combien il est intéressant! Amélie (il montre Christophe), je te sais gré d'avoir admis au château cet honnête artisan: la franchise et la probité sont peintes sur son visage.

CHRISTOPHE, saluant bien bas. Moncheigneur...

MADAME MACAIRE, à part. Monseigneur voit toujours comme ça.

LE BARON. Je récompenserai Labrèche du service qu'il lui a rendu.

MADAME MACAIRE, à part. Il y a de quoi!

LE BARON. Jacques, je ne t'oublierai pas non plus.

MADAME MACAIRE, à part. Oh! il n'oublie personne.

CHRISTOPHE. Qu'il est jhonnête che cheigneur!

LE BARON. Pour vous, monsieur Charles, vous m'inspirez un si vif intérêt, que, dès cet instant, je veux vous prendre sous ma protection: je ne négligerai rien pour que les misérables qui ont osé attenter à vos jours soient punis comme ils le méritent; et, afin de vous soustraire à leurs coups, je veux que vous logiez dans mon château.

MADAME MACAIRE, à part. En voilà bien d'une autre!

DOLZAN, bas, à Christophe. Refuse!... (Christophe hésite.) Refuse, te dis-je!

CHRISTOPHE. Pardonnez-moi, moncheigneur... mais... ch'est que...

LE BARON. Vous acceptez?

CHRISTOPHE. Ch'est le contraire, moncheigneur...

LE BARON. Je vous en prie, mon ami.

CHRISTOPHE. Mais...

LE BARON. Je le veux... Madame Macaire, vous ferez préparer pour Christophe et son fils le pavillon des étrangers.

MADAME MACAIRE, à part. J'enrage!

DOLZAN, à part. Il est perdu!

CHRISTOPHE, à part. Quand je dirais non, il n'en cherait ni plus ni moins.

LE BARON. Mes amis, j'ai besoin d'un peu de repos; je ne tarderai pas à revenir au milieu de vous. Rentrons au château, ma fille; Christophe, suivez-nous; venez, Charles.

DOLZAN, s'approchant davantage de Christophe. Cède, il le faut; mais je t'attends ici: songe qu'avant la nuit il faut me rendre Charles.

CHRISTOPHE. Cha chuffit! (Dolzan disparaît. Le baron, ayant reçu les salutations des villageois, se tourne vers Christophe et lui réitère l'invitation d'entrer. Le baron donne la main à Amélie; Christophe tient Charles d'un air inquiet.)

ACTE DEUXIÈME

L'intérieur du parc du château: au fond, un torrent sur lequel un pont est jeté; sur le bord du torrent, un parapet élevé formant salle; à gauche, une entrée du château avec un perron; derrière ce perron s'avance un pavillon élégant, percé de plusieurs grandes fenêtres; à droite, à peu près en face, un autre pavillon également soigné, et, vis-à-vis la porte de ce pavillon, un bouquet d'arbres.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES VILLAGEOIS, LES AUVERGNATS, CHRISTOPHE, MADAME MACAIRE, ROBERT.

(Au lever du rideau, les villageois et les Auvergnats sont réunis dans le parc, et sont encore en train de danser et se divertir. Christophe examine le pavillon avec des gestes d'admiration; madame Macaire, sur le premier plan, le regarde d'un air de mauvaise humeur; Robert se promène çà et là, parcourant tout le monde des yeux, d'un air observateur.)

MADAME MACAIRE, *à elle-même.* Voyez-moi cet original, admirant jusqu'aux murs des bâtiments! A-t-on jamais vu pareille fantaisie? Loger des gens comme cela, un chaudronnier, dans le plus bel appartement du château! *(Pendant qu'elle parle, Robert s'approche d'elle sans qu'elle s'en aperçoive.)* Je vous demande quel effet va faire M. Christophe sur un canapé de satin damassé? avec des souliers ferrés sur nos riches tapis? Il va tout salir, tout gâter!... C'est d'un ridicule, d'un ridicule!... C'est bien autre chose!... il y a dans tout ceci un mystère!...

ROBERT, *touchant l'épaule de madame Macaire.* Chut!

MADAME MACAIRE, *le regardant toute surprise.* Mais, monsieur Robert!...

ROBERT, *lui prend la main et répète avec un regard sévère.* Chut!... *(Ensuite, il retourne lentement au château, et rentre après avoir jeté un dernier coup d'œil sur tout le monde.)*

MADAME MACAIRE. Chut!... chut!... celui-là n'a jamais autre chose à me dire!... Oh! je vois bien qu'il se passe ici des choses extraordinaires; et moi qui devine tout, je me donne au diable!...

CHRISTOPHE. Oh! que ch'est beau! que ch'est donc beau! Comment! nous jallons loger dans ches belles chambres, coucher dans ches biaux lits? Et mon diable d'homme inconnu veut me faire accroire que nous courons des dangers dans june chi bonne maijon! M. Labrèche me choutient que ch'est un méchant homme! Eh! non, non, morbleuch! Dans tous les cas, pour me chauva, j'attendrai qu'on me facho du mal!

CHARLES. En vérité, mon père, je crois faire un rêve! Quoi! c'est nous que M. le baron reçoit avec tant d'égards!

MADAME MACAIRE, *à part.* Ça l'étonne... et moi aussi!

CHRISTOPHE, *regardant madame Macaire.* Eh! oui, mon Charles, en dépit des méchantes langues et des jenvioux, ch'est nous que moncheigneur traita comme des prinches, logea comme des ambachadeurs.

MADAME MACAIRE. Je crois qu'il me nargue!

CHRISTOPHE. Cha n'est pas l'embarras, pour mon compte je chais bien que je ne mérita pas d'honneurs; mais, quant à toi, Charles, ch'est différent, vois-tu.

CHARLES. Comment, mon père?...

CHRISTOPHE. Non, non... je veux dire...

JACQUES, *dans la coulisse.* Par ici, par ici, vous autres!

CHRISTOPHE. Eh! voilà monchieu Jacques!... *(On fait un mouvement général au-devant de Jacques; des cuisiniers, marmitons, valets, portant des plats garnis de mets divers, entrent, conduits par Jacques.)*

SCÈNE II.

LES MÊMES, JACQUES, CUISINIERS, MARMITONS.

JACQUES. Attendez là un moment! *(Les cuisiniers s'arrêtent, rangé en ligne.)*

MADAME MACAIRE. Allons! qu'est-ce encore que cela? Où vont ces gens? Déménage-t-on l'office?

JACQUES. Bah! vous criez donc toujours, madame Macaire? Eh bien, jarni! si c'est d' nous voir joyeux qui vous donne d' l'humour, prenez patience, vous en aurez jusqu'à demain. Vive la joie! Ah çà! mes amis, c'est pas tout que de danser pour s' divertir, faut r'prendre des forces pour qu' ça dure plus longtemps; et monseigneur vous invite tous à dîner!

MADAME MACAIRE. Tous à dîner!

TOUT LE MONDE. Vive monseigneur!... *(On se remet à danser autour des marmitons.)*

JACQUES, *riant aux éclats.* Ah! ah! ah!... comme ça les rend joyeux!

CHRISTOPHE. Cha vous contraria jun peu tout chela, madame Macaire.

MADAME MACAIRE. Patience, patience!... avec le temps, tout s'éclaircira... Pour moi, je cours trouver monseigneur; je vais lui dire qu'il est extravagant de faire de semblables dépenses. Donner aux pauvres, à la bonne heure; mais prodiguer son bien, à qui?...

JACQUES. A qui? A de braves gens, morgué! qui travaillont toute la semaine, qui ne faisont point enrager leur prochain, et qui voul boire aujourd'hui à la santé de monseigneur!

TOUS. A la santé d' monseigneur!... *(Le baron, qui sort du château, paraît sur le perron et descend en saluant les villageois, qui se rangent pour le voir.)*

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON. Fort bien, mes amis; puisque c'est à ma santé qu'on se propose de boire, j'aurai soin que le vin ne manque pas. Jacques, as-tu donné mes ordres pour que ces braves gens puissent dîner au château?

JACQUES. Oui, monseigneur, tout est déjà préparé pour ça dans la grande salle de verdure qui est au bout du parc; on a dressé des tables, des bancs, et v'là l' dîner que j'y f'sons porter.

MADAME MACAIRE. Mais, monsieur le baron, vous êtes trop bon! On n'a jamais vu seigneur traiter ses vassaux de la sorte, et ces prodigalités...

LE BARON, *avec bonté.* Paix donc, paix donc, madame Macaire! c'est une bagatelle; ne faut-il pas que tout le monde se ressente de mon retour? Amélie a besoin de vos petits services; rentrez au château.

MADAME MACAIRE. A la bonne heure!... Oh! je ne dis plus rien... jetez tout par les fenêtres; c'est votre bien, vous en êtes le maître; mais... j'obéis, monsieur le baron. *(Elle monte le perron et rentre tout en grommelant.)*

LE BARON, *aux villageois.* Allez, mes amis, suivez Jacques: on ne vous laissera manquer de rien. Après le repas, vous pourrez recommencer ici vos danses. Jacques, on fera servir dans ce pavillon, d'où nous pourrons prendre part aux amusements de ces braves gens.

JACQUES. Suffit, monseigneur! Allons, mes camarades, les violons à la tête: en avant, marche! *(Tout le monde se met en mouvement, et la troupe défile en dansant devant le baron. Robert sort du château pendant que les villageois défilent. Charles et Christophe suivent les villageois; comme ils passent les derniers, le baron les retient.)*

SCÈNE IV.

LE BARON, CHRISTOPHE, CHARLES, ROBERT.

LE BARON. Demeurez, Christophe... Restez aussi, Charles; laissez ces braves gens se divertir entre eux; pour vous, je veux que vous dîniez à ma table.

CHRISTOPHE. A votre table, moncheigneur?

CHARLES. Ah! monsieur le baron, de quels honneurs vous daignez nous combler! Mais comment se fait-il que, étrangers dans ce village, nous ayons pu mériter une si grande faveur?...

LE BARON. Le ton seul dont vous me le demandez, Charles, suffirait pour la justifier, et l'expliquer à ceux qui pourraient s'en étonner. Oui, vous serez mieux à votre place dans ma société qu'au milieu de nos villageois.

CHRISTOPHE. Cha, moncheigneur, ch'est la vérita: pour ce qui est de Charles... mais... quant à ce qui est de moi... voyez-vous moncheigneur, c'hest différent... je chuis tout bonnement jun chaudronnia, et, morguienne! je dînerai plus ja mon aije avec mes camarades.

LE BARON. Eh bien, Christophe, allez, mon ami, allez rejoindre vos camarades; mais je garde Charles.

CHRISTOPHE. Bien obligé, moncheigneur; je m'en vais profita de la permichion.

CHARLES. Mon père, j'irai donc avec vous?

CHRISTOPHE. Eh! non, puische que moncheigneur t'invita.

LE BARON. Oui, Charles, conduisez votre père, et ne tardez pas à rejoindre ma compagnie.

CHRISTOPHE, *à Charles, qui remercie le baron.* Dépécha! dépécha! Les camarades jen cheront au rôti! *(Il sort avec Charles. Robert, qui les observe toujours, les suit jusqu'au fond du parc.)*

SCÈNE V.

LE BARON, ROBERT.

LE BARON. Eh bien, monsieur Robert, où donc allez-vous?

ROBERT. Monseigneur, je suis bien aise de m'assurer...

LE BARON. De quoi?

ROBERT. Il est prudent de suivre le jeune homme.

LE BARON. De suivre le jeune homme! N'imaginez-vous pas qu'on va vous l'enlever?

ROBERT. Ma foi, monseigneur, on nous l'a si souvent et si lestement soufflé, depuis dix-huit ans que nous le poursuivons!...

LE BARON. Restez, monsieur Robert, restez, vous dis-je! Ce jeune homme est chez moi, dans mon château, entièrement à ma discrétion, et je n'ai ni l'intention ni la crainte qu'il m'échappe.

ROBERT. Cependant, monseigneur...

LE BARON. Monsieur Robert, je suis très-mécontent de votre conduite, très-irrité contre vous. Qui vous a donné l'ordre de tirer sur Charles, de l'attaquer, en plein jour, en présence de mille témoins? Et vous avez encore la maladresse de le manquer à dix pas, sur quatre coups!

ROBERT. Ma foi, monseigneur, j'étais troublé... j'entendais du monde... Frank avait peur; et ces maudits Auvergnats qui sont survenus... Ah! sans eux, je vous réponds que ce serait

une affaire faite, et vous n'auriez plus qu'à me compter les mille louis que j'aurais, parbleu! bien gagnés.

LE BARON. Vous appelez cela bien gagné? Eh bien! monsieur Robert, vous vous trompez, et vous avez fort mal exécuté mes ordres.

ROBERT. J'ai mal exécuté vos ordres?... En effet, monseigneur, et je ne dois pas m'étonner d'être désapprouvé. M. Charles adore votre fille; il en est aimé. Cet amour, apparemment, entre dans vos projets; car ce mariage assurerait votre fortune... Quant à Robert, qu'importe qu'il perde le prix de dix-huit années de services et de dévouement!

LE BARON. M. Robert ne perdra rien, s'il se conduit comme je l'exige. Oui, Charles aime ma fille; on n'a pas eu besoin de me l'apprendre, il m'a suffi d'un moment d'entretien avec Amélie pour connaître ce grand secret. Et, le pénétrant, M. Robert s'imagine que je donnerai ma fille au fils de Dolzan (*avec colère*), au fils d'un homme que j'abhorre, que j'ai voulu conduire à l'échafaud!... (*Très-froidement.*) Je suis très-satisfait de cet amour: il sert mes projets; je ne veux point le savoir; je ne veux point qu'on m'en instruise; car il faudrait le défendre, et c'est lui qui me livrera plus sûrement celui que je veux perdre.

ROBERT. Quoi! monseigneur...

LE BARON. Ne m'avez-vous pas toujours vu mettre autant de soin à voiler mes démarches, que de persévérance à poursuivre mes desseins? Si j'avais voulu compromettre mon caractère, ma dignité, ce jeune homme n'aurait-il pas cessé, depuis longtemps, de troubler ma tranquillité? N'ai-je pas eu cent fois l'occasion de m'emparer de lui, par la force, par la violence? Mais quel en aurait été le résultat? Monsieur Robert, je tiens à la fortune, à l'éclat qui m'environne; mais je ne tiens pas moins, je croyais vous l'avoir dit assez, au respect, à l'amour, à la vénération que me portent mes vassaux; je tiens surtout à cette réputation dont l'heureuse influence me donne, même au delà de mes domaines, le pouvoir de tout entreprendre sans être jamais soupçonné; et, cependant, votre imprudence a failli me perdre aujourd'hui. Si Charles était tombé sous vos coups, il ne me restait qu'un parti à prendre, c'était de vous sacrifier vous-même pour sauver les apparences, et vous devez savoir que je n'eusse point balancé.

ROBERT. Comment, monseigneur, vous?... Diable! voilà qui n'est pas rassurant.

LE BARON. Vous êtes instruit, je pense.

ROBERT. Mais, monseigneur...

LE BARON. Mais, monsieur Robert, je vous croyais plus d'intelligence, plus d'adresse. Pour se jeter, comme un furieux, sur ce jeune homme, faire un éclat dont les gazettes retentiront, je n'aurais besoin que du premier misérable que le hasard m'enverrait. Je vous paye, monsieur Robert, pour avoir un homme prudent, le reste se présentera de soi-même. Les circonstances amèneront un moment favorable. Voyez vous-même; il est ici... Eh bien, la nuit viendra. Ce pavillon que je lui ai fait donner, n'est-il pas écarté?...

ROBERT. En effet...

LE BARON. N'est-il pas des fenêtres qui plongent sur le torrent?

ROBERT. Diable!...

LE BARON. Le bruit des cascades... le vent dans les montagnes... Le lendemain, j'apprends que Christophe et sont fils sont partis dès la pointe du jour. J'en suis fâché; je m'y intéressais beaucoup; mais à qui les demanderai-je? Après tout, ils étaient libres, et je ne pouvais les retenir.

ROBERT. C'est cela, monseigneur! Dès cette nuit...

LE BARON. Peut-être cette nuit... peut-être demain.... nous verrons. En attendant, prenez patience... (*Lui donnant une bourse.*) Et cet à-compte...

JACQUES, *dans la coulisse*. Monseigneur, monseigneur!...

LE BARON. Allez, allez!

ROBERT, *à part*. Quoi qu'en dise monseigneur, ne le perdons pas de vue. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LE BARON, JACQUES.

JACQUES, *accourt*. Ah! v'là monseigneur!

LE BARON. Qu'est-ce que c'est, Jacques?

JACQUES. Monseigneur, on court après vous; on vous cherche dans tout le château.

LE BARON. Pourquoi?

JACQUES. C'est une grande société qui vous arrive.

LE BARON, *avec colère*. Comment, une société?

JACQUES. Oui, monseigneur: deux, trois, sept, dix voitures! Je ne sais pas combien.

LE BARON. Dix voitures!

JACQUES. C'est mam'selle Amélie qu'a invité tous les seigneurs des environs pour vot' fête.

LE BARON. Morbleu!...

JACQUES. Tous les carrosses sont déjà dans l'avenue du château...

LE BARON, *prenant Jacques au collet*. Et qui donc, traître! a donné cet ordre à ma fille?...

JACQUES. C'est pas moi, monseigneur!

LE BARON, *le secouant plus fort*. N'ai-je pas assez d'embarras? faut-il encore?... Misérable!...

JACQUES, *tombant à genoux*. Grâce, monseigneur!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, AMÉLIE

AMÉLIE, *descendant le perron*. Mon père! mon père!... (*Le baron quitte Jacques, se retourne, et reprend un air doux et gracieux. Jacques reste tout étonné.*)

LE BARON. Ah! c'est toi, ma chère Amélie!

AMÉLIE. Toute la noblesse des environs, instruite de votre retour, vient en féliciter votre fille, et partager la joie qu'elle éprouve. Mon père, daignerez-vous aller la recevoir?

JACQUES. Oui, elle s'ra ben v'nue, la noblesse!

LE BARON. Je te remercie, mon Amélie, de l'aimable surprise que tu me réservais...

JACQUES. Tiens, il n'a pas l'air fâché!

LE BARON. Puisque c'est sur ton invitation que nos amis se rendent au château, je cours les recevoir avec un double plaisir.

JACQUES. C'est drôle, comme il a tourné!

LE BARON. Jacques!

JACQUES, *tremblant*. Mon... monseigneur... C'est à moi qu'il en veut.

LE BARON. Qu'as-tu donc?... Ah! serait-ce parce que tout à l'heure... (*Riant.*) Je plaisantais. (*Lui donnant une pièce d'or.*) Tiens, mon ami, voilà pour te rassurer.

JACQUES. Ah! monseigneur!... (*Regardant la pièce.*) Le digne homme! C'est d' l'or!... Monseigneur, toutes les fois que vous voudrez plaisanter comme ça...

LE BARON, *d'un air affectueux*. Va, mon ami, va donner un coup d'œil à ton service.

JACQUES, *attendri*. Oui, monseigneur... oui... j' vas... Mon Dieu! l' bon maître! N'y a pas son pareil dans l' monde! (*Il rentre au château.*)

AMÉLIE. Ah! mon père, comme vous savez vous faire chérir!

LE BARON, *lui donne un baiser*. Je vais recevoir la société.

SCÈNE VIII.

AMÉLIE, *seule*. Que je suis heureuse! Il semble qu'aujourd'hui tout se réunisse pour combler mes désirs, pour les surpasser! Mon père arrive, et sa tendresse pour moi paraît encore plus vive! A peine a-t-il entrevu M. Charles, qu'il a pris à son sort le plus tendre intérêt... Mon père ne lui a parlé qu'un moment... et il l'aime!... Ah! je n'ai donc pas tort, quoi qu'en dise ma bonne, de m'intéresser aussi à cet aimable jeune homme... (*Charles, plongé dans une profonde rêverie, entre, et s'avance d'abord sans apercevoir Amélie.*)

SCÈNE IX.

CHARLES, AMÉLIE.

AMÉLIE, *se croyant toujours seule*. Pauvre Charles! que fait-il au milieu de la joie bruyante des villageois, confondu parmi des ouvriers... lui dont les manières sont si nobles, si distinguées? (*Ici Charles l'aperçoit et l'entend.*) Ah! si la pensée qui m'occupe bien souvent venait à se réaliser! si Charles n'était pas ce qu'il paraît!...

CHARLES. O ciel!... qu'ai-je entendu?...

AMÉLIE. Il était là!...

CHARLES. C'est vous qui venez de prononcer ces paroles: « Si Charles n'était pas ce qu'il paraît?... »

AMÉLIE. Oui, monsieur Charles, c'est moi.

CHARLES. Au nom du ciel, daignez me dire ce qui vous fait naître ce soupçon? Qui vous a dit que je ne suis pas...?

AMÉLIE. Mon Dieu, monsieur Charles, personne ne me l'a

dit, je vous assure... Oh! je serais bien fâché de vous avoir fait de la peine!

CHARLES, avec chagrin. Fatale erreur! cruelle chimère!

AMÉLIE. Ah! si la fortune était juste!... mais l'amitié ne peut-elle pas réparer ses erreurs? Mon père, dès qu'il vous a vu, a partagé le sentiment que vous inspirez... à tous ceux qui vous connaissent. Il m'a parlé de vous deux fois; oui, deux fois depuis ce matin, et toujours avec tant d'intérêt, avec des expressions si extraordinaires... que c'était en me les rappelant que j'ai dit les paroles qui vous ont frappé quand vous êtes entré.

CHARLES. Il vous a parlé de moi et dans des termes... Pourriez-vous, mademoiselle, vous rappeler ces expressions? me répéter ce que vous disait monsieur votre père?

AMÉLIE. Oui, monsieur Charles, il faisait votre éloge; je ne l'ai point oublié : « Charles, disait-il, n'est pas fait pour rester dans le rang obscur qu'il paraît occuper. »

CHARLES. Qu'il paraît occuper!...

AMÉLIE. « J'ai reconnu, dans ce jeune homme, les plus nobles qualités, et je veux le rendre à la société pour laquelle il est fait. » Oui, monsieur Charles, mon père a dit tout cela.

CHARLES. Ma surprise est extrême; et, quand je rassemble ce que Labrèche m'a dit sur la montagne, après l'entretien qu'il eut avec mon père, toutes les observations que j'ai faites, l'éducation que j'ai reçue, le prix qu'elle a dû coûter, ma singulière existence, tout, enfin, jusqu'à ce qui m'arrive ici... O ciel! s'il était vrai!...

AMÉLIE. N'est-ce pas, monsieur Charles, s'il était vrai?... Oh! je l'ai pensé cent fois!

CHARLES. Vous l'avez pensé, mademoiselle?

AMÉLIE. Je n'osais vous le dire, monsieur Charles, mais j'en suis presque sûre!

CHARLES. Ah! ce mot semble porter la conviction dans mon âme! Par quel pouvoir cette même pensée s'offre-t-elle à nous en même temps? Et, si je m'interroge, il me semble qu'une voix secrète me répond : « Tu peux la regarder sans crainte, sans outrage... » Oui, mademoiselle, mon cœur, si cruellement agité, près de vous devient plus calme; en vous voyant, je me sens plus d'assurance; loin de vous, je m'accuse, je frémis; vous paraissez, et la paix rentre dans mon âme. Votre image s'unit à mes projets, à mes espérances. Ce matin encore, j'avais résolu de me faire soldat; la gloire s'offrait à mes yeux sous les traits d'Amélie. « La gloire, me disais-je, comble toutes les distances: on peut, du champ d'honneur, voler aux pieds... »

AMÉLIE. Monsieur Charles!...

CHARLES. Hélas!... qu'ai-je dit, malheureux!... Ah! mademoiselle, vous avez entendu le rêve d'une imagination qui s'égare, le réveil l'a dissipé... Non, je n'oublierai jamais que je suis le fils d'un ouvrier; qu'Amélie de Lérac ne peut être pour moi que l'objet d'un culte respectueux. Si ma bouche a prononcé quelques paroles qui vous puissent déplaire, oh! mademoiselle, c'est à genoux que Charles vous supplie de lui pardonner son offense; votre courroux serait plus affreux pour lui que la mort! (Charles est à genoux. — Amélie, attendrie, tient son mouchoir sur ses yeux. — Madame Macaire paraît sur le perron.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, MADAME MACAIRE, et, peu après, CHRISTOPHE.

MADAME MACAIRE. A merveille!...

CHARLES, se levant précipitamment. Dieu!...

MADAME MACAIRE. Continuez donc! Pourquoi vous déranger? Vous étiez si bien à genoux!

AMÉLIE. Quel mal y faisait-il, ma bonne?

MADAME MACAIRE. Quel mal, mademoiselle?... Quel... petit séducteur!

CHARLES. Que dites-vous, madame Macaire?...

MADAME MACAIRE. Je dis... je dis qu'il est temps qu'on avertisse monseigneur de tout ce qui se passe ici, et je vais...

AMÉLIE. Ma bonne!...

CHARLES. Qu'allez-vous faire?... (Charles et Amélie s'efforcent d'apaiser madame Macaire.)

CHRISTOPHE, venant du fond. Ah! quelle bombanche! quelle réjouichanche! (Les apercevant.) Diable! qu'est-che donc qu'ils font là?...

MADAME MACAIRE. Non, vous dis-je, non, c'est abominable!

CHRISTOPHE. Ch'est la vieille qui gronde.

AMÉLIE. Mais, ma bonne...

CHARLES. Je vous assure...

MADAME MACAIRE. Se mettre aux genoux d'une fille de qualité!

CHRISTOPHE. Qui a fait chela?

MADAME MACAIRE. Oser toucher la main d'une baronne!

CHRISTOPHE. Qui a fait chela?

MADAME MACAIRE. Séduire une héritière!

CHRISTOPHE. Eh! ventre morguienne! qui a fait chela?

MADAME MACAIRE, l'imitant. Qui a fait chela?... Eh! parbleu! votre Charles!.. Justement, voilà monsieur, nous allons voir.

AMÉLIE. O ciel!...

CHARLES. Suis-je assez malheureux!

CHRISTOPHE. Morguienne! voilà que je trembla! (Le baron revient par une des allées du parc.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON, à Amélie. J'ai reçu les convives que tu as invités, ma fille, et je venais à mon tour t'engager à te rendre au salon... Mais tu me parais bien émue!

AMÉLIE. Mon père...

MADAME MACAIRE. Permettez, mademoiselle, c'est à moi de parler.

AMÉLIE. Je vous en prie, ne croyez pas... Ah! c'est affreux, c'est affreux! (Elle porte son mouchoir à ses yeux; Charles est consterné; Christophe tourne et retourne son bonnet.)

LE BARON, à part. Je devine.

MADAME MACAIRE. Vous avez beau pleurer, mademoiselle, il est de mon honneur, de mon devoir d'avertir M. le baron.

LE BARON, avec un peu de sévérité. Madame Macaire, point d'observations déplacées, je vous en prie; vous vous en êtes déjà permis, et vous savez qu'elles m'ont déplu.

MADAME MACAIRE. Mais, monseigneur, il s'agit de...

LE BARON. Silence!

MADAME MACAIRE. Comment! vous...?

ROBERT, derrière elle. Chut!

MADAME MACAIRE. Ah! pour le coup, c'est trop fort.

LE BARON. Voici, je crois, nos villageois.

CHARLES. Je ne puis concevoir...

CHRISTOPHE. Oh! le digne cheigneur!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JACQUES, VILLAGEOIS, AUVERGNATS, TOUS LES PERSONNAGES DE LA FÊTE.

(Jacques revient à la tête des villageois, qui rentrent en dansant; les Auvergnats les suivent, sautant et jetant des cris de joie à la manière de leur pays. Au même instant, la porte du château s'ouvre à deux battants; des domestiques en grande livrée, la serviette sous le bras, sortent et se rangent sur le perron; l'un d'eux s'écrie : « Monseigneur est servi! » Le baron donne la main à Amélie, fait à Charles un signe amical, et l'invite à le suivre. Le jeune homme, tout interdit, salue timidement, et suit Amélie; madame Macaire gronde entre ses dents; Christophe est enchanté. Le baron, Amélie, Charles et madame Macaire entrent dans le château; aussitôt, Jacques donne un signal : tous les villageois, Auvergnats, et autres acteurs de la fête qui accourent, se rangent et se groupent devant le château; sur toute l'étendue du théâtre, les fenêtres du pavillon s'ouvrent, et l'on voit dans l'intérieur le baron à table avec toute sa société. Après ce tableau, la fête commence; des danses, tour à tour gracieuses et animées, se succèdent jusqu'à la fin du repas. Alors, et pendant un finale bruyant, exécuté par les Auvergnats, le baron et toute la société se lèvent de table, la porte du château se rouvre, des domestiques paraissent les premiers, et le seigneur de Lerac, suivi de sa famille et de ses amis, vient prendre part à la fête générale. On interrompt la danse pour recevoir et saluer le baron.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, et, peu après, DOLZAN.

LE BARON. Pourquoi donc, mes amis, interrompez-vous vos danses? Nous venons prendre part à la joie qui vous anime... Allons, continuez. (Deux jeunes danseuses s'avancent, et viennent exprimer à Amélie le désir que tout le monde éprouve de la voir danser. Amélie cherche à s'excuser.) Tu ne peux refuser, ma fille, leur aimable invitation : je te permets de l'accepter. (Les deux jeunes danseuses désignent M. Charles, et l'invitent à offrir la main à Amélie; Charles s'en défend avec respect; le baron l'encourage; il s'approche d'Amélie avec timidité, et prend sa main en hésitant.)

MADAME MACAIRE, à part. Pour le coup, les bras m'en tombent, et j'en perdrai la tête.

ROBERT, qui est auprès d'elle. Chut!

CHRISTOPHE, au comble de la joie. Dancher avec mademoijelle Amélie!... Ah! quel triomphe pour mon petit!... Morguienne! jo chuis dans june joie!

DOLZAN, qui s'est mêlé parmi les Auvergnats et s'est furtivement approché de lui, saisit sa main. Que fais-tu?

CHRISTOPHE, restant pétrifié. Ah!

DOLZAN. Prends garde! La nuit approche : emmène Charles à l'instant.

CHRISTOPHE, tremblant. Oui, oui... quand il aura dancha.

DOLZAN. A l'instant, te dis-je! Des assassins l'entourent; si tu tarde, vous êtes morts.

CHRISTOPHE. Ah! mon Dieu!

DOLZAN. Je vais t'attendre. (Il disparaît dans la foule.)

CHRISTOPHE. Nous chommes morts! (Pendant ce dialogue, Charles a présenté la main à Amélie, a remonté le théâtre avec elle, et tous deux se sont mis en place. Le coup d'archet part; Christophe s'écrie :) Arrêta! (Il court et s'empare de la main de Charles, avec un air et des gestes d'effroi. Amélie, effrayée, accourt se jeter dans les bras de madame Macaire. Robert s'approche vivement du baron, qui est lui-même frappé d'étonnement, et tous les regards se portent sur Christophe et sur Charles.)

CHARLES. Mon père!

CHRISTOPHE. Tu ne peux pas dancha, mon petit... tu ne peux pas dancha, te dis-je.

LE BARON, d'un air calme. Christophe, qu'avez-vous donc? Mon ami, d'où peut venir la frayeur, l'agitation que vous montrez?

CHRISTOPHE. Moncheigneur, je vous demanda bien pardon... mais... chertainement, vous jêtes bien bon, moncheigneur... che n'est pas moi qui dis le contraire; mais...

LE BARON. Mais qui donc?

CHRISTOPHE. Mais, moncheigneur, il faut que jo m'en alla tout de chuite.

LE BARON. Vous en aller!

ROBERT. Monseigneur...

LE BARON. Paix!... Charles, vous m'expliquerez sans doute...

CHARLES. Que puis-je vous répondre, monsieur le baron? Tout ce qui m'arrive aujourd'hui me paraît un songe; mais, mon père, au nom du ciel!.

CHRISTOPHE. Tais-toi!

CHARLES. Répondez à monseigneur.

CHRISTOPHE. Dieu m'en préjerve!

MADAME MACAIRE. C'est un maniaque!

JACQUES. D' quoi donc qu'il a peur?

LE BARON. Enfin, Christophe...

CHRISTOPHE. Ah! morguienne! joù mo suis-je fourré? Tenez, moncheigneur, je vous jen supplie, permettez-moi choulement de dire jun mot jà Charles... jen particulier, moncheigneur...

MADAME MACAIRE. Il est fou!

ROBERT, bas, au baron. Prenez garde!...

LE BARON, lui imposant silence d'un coup d'œil. Avec indifférence. Ne désirez-vous que cela? Volontiers, mon ami; rien n'est plus naturel... (Souriant.) Et ce n'est pas, en vérité, la peine d'interrompre la fête. Mais j'aperçois qu'il est temps de la terminer. La nuit vient : retournez dans vos familles. Quant à ces bons Auvergnats, je ne les ai pas oubliés; ils trouveront les lits préparés pour eux dans plusieurs maisons du village. Jacques, tu les conduiras. Mesdames, rentrons au château : vos équipages viendront vous prendre au bas du grand perron. Charles, vous nous rejoindrez au salon. (Il s'approche de Robert, et, d'un regard, lui ordonne de surveiller Charles.)

ROBERT, très-bas. Si vous pouviez vous débarrasser de ce monde?

LE BARON. Je vais le congédier. (Il présente la main à une des dames de la société; un cavalier offre la sienne à Amélie, qui jette sur Charles des regards inquiets. Les villageois viennent saluer le baron; les uns sortent avec Jacques par les coulisses du fond, les autres rentrent au château avec le baron; Robert s'enfonce dans une allée; Christophe et Charles restent seuls. Il fait nuit close.)

SCÈNE XIV.

CHRISTOPHE, CHARLES, et, peu après, AMÉLIE.

CHRISTOPHE, rapidement. Allons, Charles, allons, mon fils, jil faut plier bagage...

CHARLES. Que dites-vous?

CHRISTOPHE. Viens javec moi... viens tout de chuite...

CHARLES. Mais, où donc, mon père? Pourquoi sortir d'ici?

CHRISTOPHE. Ma foi, je ne le chais pas mieux que toi, et je chuis mortifié jucheque dans le fond de l'âme de planta là che bon cheigneur qui nous ja fait tant de politèches! mais che diable d'homme m'a fait june frayeur...

CHARLES. De quel homme parlez-vous? Quel danger nous menace? (Amélie ressort furtivement du château. Elle écoute sur le perron.)

CHRISTOPHE. Je n'en chais rien, te dis-je! Chet homme, ch'est jun démon! Che qu'il m'a dit, vois-tu!... Va bien vite dans che pavillon chercher notre bagage; heureujement, jil est petit... Va, mon Charles, jet décampons tout de chuite!...

AMÉLIE. O ciel!...

CHARLES. Ah! mon père!

CHRISTOPHE, le poussant vers le pavillon. Va, te dis-je, il faut partir!...

CHARLES, avec désespoir. Partir!...

AMÉLIE, courant, et arrêtant Charles et Christophe. Partir!...

CHRISTOPHE. Allons, morguienne! nouvel embarras.

CHARLES. Ah! mademoiselle! venez donc arrêter mon père : vous aurez sur lui plus de pouvoir que mes larmes.

AMÉLIE. Quoi! Christophe, vous voulez emmener M. Charles? vous voulez tromper mon père, nous affliger tous?... Ah! c'est être bien ingrat!

CHRISTOPHE. Mademoijelle... chertainement... Je ne chais que dire... Et l'homme qui nous jattend!...

AMÉLIE. Quel mal vous a-t-on fait? pourquoi nous fuir?... Où trouverez-vous de meilleurs amis? où serez-vous plus heureux?

CHRISTOPHE. Ah! che maudit homme!... Écouta, mademoijelle, jo chuis bien obligea de toutes les bontés de monchieu le baron, et, en vérita de Dieu, je vous jaima de toute mon âme; mais tout chela n'empêcha pas, voyez-vous, qu'il faut que je parte avec mon Charles... (A Charles.) Point de raijons, morguienne! je chuis ton père, après tout : je t'ordonne de me chuivre, et tu ne peux me réjicheta!

CHARLES. Mon père, j'obéis... O mademoiselle! vous voyez ma douleur! mais mon père l'ordonne... Ah! du moins, daignez m'excuser aux yeux de mon protecteur; dites-lui qu'une éternelle reconnaissance... (Voyant Amélie porter son mouchoir à ses yeux.) Ah! par pitié, mademoiselle, laissez-moi croire que je n'emporte que mes regrets. (Charles, dans une profonde affliction, entre dans le pavillon.)

CHRISTOPHE. Pauvres jenfants, cha me fend l'âme!

AMÉLIE, s'efforçant de retenir ses larmes. Ah! monsieur Christophe... cette conduite... Pauvre Charles! (Elle tourne les yeux vers le pavillon : la porte en est restée entr'ouverte, et la clef est sur la serrure. Pendant qu'elle en fait la remarque, ce qu'elle exprime par un mouvement, Robert se montre au fond du parc.)

CHRISTOPHE, se détournant pour s'essuyer les yeux. Morguienne!... tenons-nous ferme!...

AMÉLIE, à part. Ah! il est dans le pavillon... et la clef... si je l'empêchais de sortir... et que j'avertisse mon père... (Elle regarde tour à tour Christophe et la porte, en s'approchant du pavillon. De son côté, Robert s'avance.)

CHRISTOPHE. Ma foi... ch'est tout de bon que je pleura!

AMÉLIE, posant la main sur la clef. Il ne voit pas. (Elle ferme doucement la porte à double tour.)

CHRISTOPHE. Quitter june chi bonne maijon!... après javoir chi bien dîna!...

AMÉLIE, vivement. Il ne partira pas! (Elle arrache la clef de la serrure.)

CHRISTOPHE. Eh!... mademoijelle! que faites-vous?

AMÉLIE, se retournant, et trouvant Robert devant elle. Ah! monsieur Robert!... courez, portez cette clef à mon père : dites-lui que Christophe voulait emmener son fils sans en prévenir personne; que M. Charles en était bien affligé... (Avec gaieté.) Mais que je l'ai fait mon prisonnier, et que je cède à mon père tous mes droits sur ma conquête!

CHRISTOPHE. Ah! mon Dieu! -

ROBERT. J'y cours, mademoiselle. (A part.) Nous le tenons! (Il sort précipitamment.)

CHRISTOPHE. Arrêta, monchieu Robert!... arrêta!... arrêta!... (Dolzan paraît au fond du parc.)

SCÈNE XV.

AMÉLIE, CHRISTOPHE, DOLZAN.

CHRISTOPHE. Ah! mon Dieu! que vais-je devenir?... Mon Charles qui est jen prijon!... Ch'est june véritable malédiction!...

DOLZAN, saisissant sa main. Où est Charles?...

CHRISTOPHE. Aïe!... je chuis mort!...

AMÉLIE. Qu'avez-vous? Quel est cet homme?

DOLZAN. Au nom du ciel!... sur ta vie!... réponds-moi!... Qu'as-tu fait de Charles?...

AMÉLIE. Dieu!

CHRISTOPHE, tremblant. Je n'en chais rien... che n'est pas moi... ch'est mademoijelle qui l'a pris.

DOLZAN, s'approchant pour la reconnaître. Mademoiselle!...

AMÉLIE, reculant. Monsieur, qui êtes-vous?... Que me voulez-vous?...

DOLZAN, avec terreur. La fille du baron!... Amélie de Lérac!... Mais non, non, vous ne pouvez être la complice de ses persécuteurs! Votre âge, votre sexe, votre candeur, repoussent cet horrible soupçon! Ah! mademoiselle, par pitié, répondez-moi!... Dites-moi ce qu'est devenu Charles!

AMÉLIE. Rassurez-vous, monsieur, il ne court plus aucun risque. M. Christophe voulait l'emmener d'ici, voulait l'arracher de la maison de son protecteur, de ses plus chers amis; mais j'ai bien su l'en empêcher : je viens d'enfermer M. Charles dans ce pavillon, et d'en envoyer la clef à mon père.

DOLZAN. Juste ciel!... Ah! vous avez livré Charles à ses bourreaux!

AMÉLIE. A ses bourreaux!... Que dites-vous, monsieur?

DOLZAN. Ce n'est pas vous que j'accuse; bientôt vous partagerez mon désespoir : vous aimez Charles... Oui, mademoiselle, je le sais, vous aimez ce malheureux jeune homme. Eh bien, mes larmes, ma terreur vous attestent ses dangers. Ah! s'il en est temps encore, si, par quelque moyen, on peut l'arracher de ce pavillon, hâtez-vous de le sauver du trépas!... Vous reculez d'épouvante!... vous me croyez un imposteur, un insensé!... Ah! mademoiselle, n'attendez pas une effroyable conviction!... Voyez un vieillard à vos pieds, embrassant vos genoux, les arrosant de ses pleurs!... Je vous en conjure, rendez-moi mon Charles!...

AMÉLIE. Hélas! monsieur, je ne demanderais pas mieux, mais je ne le puis; c'est mon père qui a la clef de ce pavillon. Venez, venez la lui demander!...

DOLZAN. Votre père!...

AMÉLIE, l'attirant par la main. Ah! si vous saviez combien il aime M. Charles!

DOLZAN. Infortunée!... c'est lui qui va l'assassiner!...

AMÉLIE. Mon père!...

CHRISTOPHE. Moncheigneur!...

DOLZAN. Lui-même! Jamais le ciel n'a vu naître un monstre plus exécrable!...

AMÉLIE. Arrêtez, monsieur!...

DOLZAN. Il n'est plus temps, le voile est déchiré! Oui, le baron est le persécuteur implacable de Charles : il a fait condamner son père, innocent, à la mort la plus infamante! Il a causé le trépas de sa mère! Depuis dix-huit ans, il nous poursuit et brûle d'assouvir sa haine dans le sang de l'infortuné Charles!

AMÉLIE. Quel tissu d'horreurs!... Jamais...

DOLZAN. Jamais, dites-vous?... Ah! plût au ciel que ma bouche eût proféré le mensonge!... Que ne puis-je douter!... (Bruit éloigné.) Dieu! n'entends-je pas venir les assassins? (Il court regarder au fond du parc.)

AMÉLIE. Il me glace d'effroi!... Mon père!... non, je ne puis croire...

DOLZAN. On vient!... Deux hommes guidés par ce monstre!... (Courant au pavillon où Charles est enfermé, et cherchant à briser la porte.) C'en est fait!... Charles!... Charles!...

AMÉLIE. Je frissonne!

CHRISTOPHE. Ch'est-il pochible!

DOLZAN. Vains efforts!... Désespoir inutile!... Il ne me reste plus qu'à le défendre! (Il tire des pistolets de sa ceinture.)

AMÉLIE. Grand Dieu! qu'allez-vous faire?

DOLZAN. Le sauver ou périr!

CHRISTOPHE. Oui, morguenne! et je vous aiderai!

AMÉLIE. Je me meurs! (Elle recule en chancelant, et va s'appuyer sur la rampe du perron.)

DOLZAN, donnant des pistolets à Christophe. Bien, Christophe!... Prends ces armes... et vendons cher la vie de notre enfant! (Le baron, Robert et Frank paraissent au fond du parc.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE BARON, ROBERT et FRANK.

LE BARON, au fond du parc. Nous sommes seuls... tout le monde est parti... Robert, assurez-vous si personne...

AMÉLIE. C'est la voix de mon père!... (Robert fait quelques pas, et regarde autour de lui.)

DOLZAN, attirant Christophe derrière le bouquet d'arbres. Suis-moi et soyons prêts.

ROBERT. Je n'entends rien... Approchez, monseigneur, et hâtons-nous... (Amélie écoute, pouvant à peine se soutenir.)

LE BARON, à Robert. Voilà la clef du pavillon... Vous êtes armés? (Frank montre un long couteau de chasse.)

AMÉLIE, d'une voix étouffée. Ah! (Elle tombe évanouie sur les marches du perron.)

ROBERT, se retournant. Hein?

LE BARON. Quoi donc?... (Ils écoutent.)

ROBERT. Ce n'est rien.

LE BARON. Dans la chambre du fond... le torrent roule sous la fenêtre... point de bruit... point de traces... Allez... je vous attends. (Robert et Frank vont au pavillon; le premier met la clef dans la serrure et la fait tourner avec précaution; Dolzan, un pistolet de chaque main, suit tous leurs mouvements. Christophe, également armé, gagne au fond, et se place à cinq ou six pas derrière le baron, le tenant en joue. Amélie fait quelques efforts pour se soulever. La porte du pavillon s'ouvre; à l'instant, Dolzan se jette à l'ouverture, présente le canon des pistolets à Robert et à Frank, et les force de reculer d'un pas.)

DOLZAN, les tenant en joue. Misérables!... vous êtes morts si vous bougez!...

ROBERT et FRANK. Ah!...

CHRISTOPHE, au baron. Ne bougez pas non pluch!

LE BARON. Grand Dieu!... (Il reste immobile.)

DOLZAN, dans la même attitude. Fuis, Charles! fuis, malheureux! (Charles sort du pavillon, passe derrière Dolzan et gagne vers le fond; à sa vue, Robert et Frank veulent s'élancer sur Dolzan; celui-ci, pressé, lâche ses deux coups à la fois. Frank tombe mort; Robert n'est point atteint; mais Amélie, ranimée par l'explosion, jette un cri perçant et vient tomber aux genoux du baron.)

AMÉLIE. Mon père!...

LE BARON, avec effroi. Dieu! ma fille! (Elle s'évanouit de nouveau aux pieds du baron.)

ROBERT, voyant Dolzan jeter ses pistolets. Monseigneur, il est désarmé!... (Il va pour s'élancer sur Dolzan, Christophe lui présente à son tour le canon de ses pistolets.)

CHRISTOPHE. Halte! ou tu vas rejoindre ton camarade! (Robert cherche en vain à passer. — On entend un grand bruit. — Dolzan saisit son fils et l'entraîne sur le pont; mais à peine y sont-ils parvenus, qu'on entend crier :) Monseigneur! monseigneur!

DOLZAN, au milieu du pont. Mon Dieu, protége-nous!... (Il saisit Charles, le précipite dans le torrent et s'y jette après lui.)

CHRISTOPHE, jetant ses pistolets. Il est chauvé!

ROBERT, furieux. Il est sauvé!... (Des domestiques, avec des torches allumées, accourent et remplissent le pont. Madame Macaire, Jacques et d'autres, avec des flambeaux, paraissent sur le perron. Christophe fuit par une coulisse; Robert cherche à cacher le corps de Frank; Amélie est étendue aux pieds de son père, et le baron, immobile, paraît anéanti.)

ACTE TROISIÈME

Au premier plan, une espèce de grand hangar, occupant tout l'avant-scène, et formant la pièce d'entrée de la maison de Labrèche. Le fond du hangar, tout ouvert, laisse voir des montagnes escarpées et couvertes de neige; un chemin tournant conduit à un couvent, dont on aperçoit l'église dans un grand éloignement; au bas du chemin tournant, des [illegible], formant une grotte profonde; à droite, une porte de chambre communiquant de plain pied à une salle contiguë; un escalier de dix à douze marches, conduisant à une autre porte; cette porte est celle de la chambre principale de la maison; sous l'escalier est un large et profond soupirail de cave, taillé en voûte; un petit escalier est pratiqué dans l'intérieur du soupirail; on voit accrochées plusieurs pièces d'artifice, et, sous la voûte, une petite lampe allumée. Dans la chambre, une table et des chaises de bois.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOLZAN, LABRÈCHE, CHARLES, CHRISTOPHE.

(Au lever du rideau, ils sont assis tous les quatre autour de la table, sur laquelle sont une bouteille et des verres.)

LABRÈCHE. Oui, Charles, oui, mes amis, vous avez rendu justice à mon amitié; vous avez bien jugé mon cœur en venant chercher un asile dans ma chaumière. Ah! mille tonnerres, si j'avais été à votre place, j'aurais profité de l'avantage des armes; et, avec de pareils coquins... (On entend un bruit éloigné.)

TOUS. Chut! (Ils écoutent avec inquiétude.)

LABRÈCHE, se levant. Qu'est-ce que c'est?... (Ils se lèvent tous les quatre. Labrèche et Christophe courent au fond du hangar, et regardent chacun d'un côté opposé. Dolzan saisit la main de Charles, l'amène sur le devant de la scène, et attend avec agitation. Labrèche et Christophe reviennent d'un air assuré.)

CHRISTOPHE. Rachurez-vous, che n'est rien; ch'est jencore june fauche alerte.

LABRÈCHE. Rien de plus. Ces bruits, qui nous ont déjà effrayés plusieurs fois, sont causés par la chute des neiges qui ne cessent de tomber du sommet des montagnes et d'obstruer tous les chemins. Allons, allons, morbleu... du courage! Eh! quand votre damné baron s'aviserait de vous poursuivre jusqu'ici, ne sommes-nous pas en état de lui tenir tête? N'avons-nous pas de la poudre, du plomb, dans ce caveau où est mon magasin d'artifice? des munitions de guerre de quoi soutenir un siége en règle? Mais, ventrebleu! quelle rage, quelle fureur l'a donc saisi? quel mal lui avait fait notre Charles, pour vouloir l'assassiner?

CHRISTOPHE, montrant Dolzan. Eh! morguienne! ch'est à monchieu qu'il faut le demonda.

LABRÈCHE. A lui?

CHARLES, qui est absorbé dans ses pensées. Malheureuse Amélie!

DOLZAN, qui a toujours observé son fils. Charles, ce nom ne doit plus sortir de ta bouche.

CHARLES. Que dites-vous?... Ah! ce nom, comme son image, restera toujours dans mon cœur.

CHRISTOPHE, s'essuyant les yeux. Pauvre petit!

LABRÈCHE, à part. Qui diable est donc cet homme?

DOLZAN, à Labrèche. Mon ami, l'asile que vous nous avez ouvert avec tant de générosité est trop voisin du château, pour que ce jeune homme y puisse être en sûreté. Vos secours nous ont rendu des forces et du courage; Christophe, il faut en profiter, il faut gravir ces monts; plus le passage en est périlleux, plus il est important de mettre entre Charles et ses ennemis cette barrière insurmontable. Partons, mes amis, n'attendons pas que le jour qui s'avance nous environne de nouveaux périls. (A Labrèche.) Et vous, brave soldat, croyez bien que je n'oublierai jamais votre bon cœur, et l'amitié que vous portez à Charles. (Il lui met, en parlant, une bourse dans la main.)

LABRÈCHE. Un moment, camarade. Je pourrais vous faire observer que tant de générosité ne s'accorde point avec le costume que vous portez; mais, chacun ses affaires, ce ne sont point les miennes. Maintenant, parlons raison; d'abord, remettez cet or dans votre poche: je vends ma poudre et quelquefois mon vin; mais mon amitié, ma vie, s'il le faut, pour sauver mes amis, je les donne pour rien quand cela me fait plaisir. Quant à partir, impossible! les avalanches ont fait disparaître tous les chemins. A cent pas d'ici, vous ne rencontreriez que des précipices épouvantables, et, à moins de voler, vous n'atteindriez pas même le couvent de Montainard. Allons, soyez raisonnables; attendez tranquillement ici que les montagnards qui, depuis quelques jours, travaillent sans relâche, aient rouvert les communications; alors, je vous procurerai des guides, et vous passerez sans danger.

DOLZAN. Mais personne n'ignore que Christophe est votre ami; le baron peut d'un instant à l'autre...

LABRÈCHE. Violer mon domicile? Triple carabine, il ne l'oserait pas! Dans tous les cas, s'il arrivait et qu'il fallût fuir sans être aperçu, de cette chambre, qui est au-dessus de mon caveau à poudre, et dont vous voyez la porte au haut de l'escalier...

DOLZAN. Eh bien?

LABRÈCHE. De cette chambre, on peut facilement, par une fenêtre basse, sauter dans le jardin, monter la côte, et gagner le chemin par un petit détour que je vous montrerai. Soyez tranquille, vous serez plus en sûreté chez moi que sur la route; vous y verrez peu de figures étrangères; il ne passe personne, puisque le chemin est impraticable, et on ne viendra pas m'acheter de la poudre; car il m'est défendu d'en vendre dans cette saison, où la plus légère explosion suffirait pour occasionner des éboulements considérables. Mais, comme il n'est pas prudent que vous restiez dans cette salle ouverte, je vais tout préparer là-haut pour que vous y soyez commodément. J'ai encore quelques bouteilles de vieux vin, nous les boirons, et, morbleu! vous verrez qu'avec de bons amis, entre braves gens, il n'est pas de chagrin qu'on n'oublie! Attendez-moi un moment ici, je cours arranger votre chambre. Si vous apercevez quelqu'un... (Montrant l'escalier.) Eh! vite!...

CHRISTOPHE. Choyez tranquille; je me chauva. (Labrèche monte l'escalier et entre dans la chambre de gauche.)

SCÈNE II.

DOLZAN, CHRISTOPHE, CHARLES.

CHRISTOPHE. Ah! cha! monchieu l'inconnu, pour la première fois, depuis dix-jhuite ans, je vous tiens jentre quatre jyeux; grâche au péril qui nous jenvironna, vous ne pouvez m'échappa, et nous jallons nous jexpliqua.

DOLZAN. Que veux-tu dire?

CHRISTOPHE. Vous jêtes jun brava homme, je le crois; vous me paya bien mes cherviches, et, de mon côté, j'ai tenu fidèlement mes promèches; mais, terrr de ma fé! je ne me chuis point angagea à ma chauva de partout comme jun malfaiteur, quand je viva comme jun honnête homme, et je vous déclare que je ne chortirai point de chatte maijon que je ne chache qui vous jêtes, que je ne connaiche la famille de mon Charles.

CHARLES. Ma famille!

CHRISTOPHE. Et pourquoi l'on en veut jeux jours de che cher enfant.

DOLZAN. Christophe, quelle imprudence!

CHARLES. Eh quoi! ne suis-je point votre fils?

CHRISTOPHE. Non, mon Charles; je l'aime ni pluche ni moins qu'un père; je donnerais pour toi mon chnug, ma vie; mais, jenfin, tu n'es point mon enfant.

CHARLES. Ciel!

CHRISTOPHE. Demande jà chel homme; voilà chelui qui peut t'apprendre à qui tu dois le jour.

CHARLES. Vous, monsieur?... Ah! par pitié, déchirez le voile affreux qui couvre mon existence! Quels que soient mes parents, quel que soit leur sort dans l'opulence ou la misère, faites-les-moi connaître, ils ne rougiront point de leur fils.

DOLZAN. Mon Dieu! à quelle épreuve mets-tu mon courage! Cesse, cesse de m'interroger.

CHARLES. Non, non, je ne vous quitte plus! Dès cet instant, je m'attache à vos pas; rien ne pourra me séparer de vous!... Mais, que vois-je? vos yeux sont remplis de larmes!... Vos regards, attachés sur moi, pénètrent jusqu'à mon cœur! Grand Dieu! se pourrait-il?... Ah! vous me tendez les bras! Oui, oui, j'en crois le cri de la nature! oui, vous êtes mon père!...

DOLZAN. Ah! je ne puis plus te résister!... (Labrèche paraît au haut de l'escalier.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LABRÈCHE.

DOLZAN. Charles!... Dolzan est ton père, et tu es dans ses bras!

CHRISTOPHE. Je m'en doute!

LABRÈCHE, sur l'escalier. Dolzan! Mille bombardes!... (Descendant rapidement.) Dolzan! Ah! triple carabine! mon capitaine, victoire! victoire!...

DOLZAN. Silence!... Que faites-vous, mon ami?

LABRÈCHE. Oui, ventrebleu! votre ami, et votre ami jusqu'à la mort! Quoi! ce jeune homme est votre fils? Je ne m'étonne plus de la haine que lui porte votre maudit baron! Mais, mon capitaine, est-ce que vous ne me reconnaissez pas? J'ai pu vous méconnaître sous ce vêtement indigne de vous; mais, moi, moi, toujours votre soldat!... Ah! le temps a vieilli mon visage, mais il n'a rien changé dans mon cœur! Je suis encore ce soldat à qui vous avez sauvé l'honneur; ce Labrèche qui, seul au conseil de guerre, osa protester de votre innocence! Si mes traits sont sortis de votre mémoire, reconnaissez du moins cette marque ineffaçable... Voilà, mon capitaine, voilà, sur ma poitrine, la cicatrice du coup qui devait frapper la vôtre!

DOLZAN. Ah! j'avais oublié ton nom, mais non pas ton bienfait!... Quoi! c'est toi, mon ami?

LABRÈCHE. Eh! oui, mon capitaine. Deux ans après votre malheur, je me suis fait casser cette jambe en escaladant un fort, et cela m'a valu ces deux chevrons et mes invalides.

DOLZAN. Ces marques honorables te rappellent tes exploits; elles sont le prix du sang que tu as donné à la France!... Mais, moi, flétri par un jugement infamant...

CHARLES. Grand Dieu! Quoi! mon père...?

DOLZAN. Mon fils, voilà ce qui me faisait trembler de paraître à tes yeux; voilà pourquoi j'avais résolu de te cacher à jamais ta naissance! Inconnu dans le monde, tu n'avais qu'à te plaindre du sort... Maintenant, tu vas rougir!...

LABRÈCHE. Rougir? Morbleu! rougir d'être le fils d'un héros!

DOLZAN. Je suis condamné!...

LABRÈCHE. Vous n'êtes point coupable!...

DOLZAN. Les hommes...

LABRÈCHE. Les hommes vont connaître la vérité! Oui, mon capitaine, il y a longtemps qu'elle aurait éclaté, et que la boue dont on a couvert un brave militaire serait retombée

sur son persécuteur, si, depuis vingt ans, j'avais su où vous trouver.

DOLZAN. Que veux-tu dire?

LABRÈCHE. Vous êtes justifié!...

TOUS. Justifié?

LABRÈCHE. Oui, morbleu! et les tribunaux vont vous rendre l'honneur!

CHARLES. Se peut-il?...

DOLZAN. Par quel prodige?...

CHRISTOPHE. Contez-nous cha, monchieu Labrèche.

LABRÈCHE. Quand vous me sauvâtes la vie et l'honneur, pensâtes-vous, mon capitaine, obliger un ingrat? Non, triple carabine! Et, dès ce jour, je me fis le serment d'acquitter, tôt ou tard, la dette de la reconnaissance. — Ah! par exemple, l'occasion s'en présenta plus tôt et autrement que je ne l'aurais voulu! Morbleu! j'aurais coupé les oreilles à quiconque m'aurait soutenu en face que vous étiez coupable. Sûr de votre innocence comme je l'étais du jour qui m'éclairait, je n'ai plus goûté de repos que je ne sois parvenu à découvrir la trame infâme que l'on avait ourdie pour vous perdre. J'ai démasqué les faux témoins qu'on avait soudoyés, et, le sabre à la main, je les ai forcés de me signer de bonnes déclarations de ces indignes manœuvres : tout enfin m'est connu! J'ai là.. (il montre sa chambre) là, mon capitaine, toutes les preuves de votre innocence et du crime du baron!

DOLZAN. O Providence!... Et c'est toi!... Charles, voilà celui qui te rend vraiment un père!... Viens, mon ami! viens dans nos bras! viens sur nos cœurs!... (Dolzan et Charles embrassent Labrèche.)

CHRISTOPHE. Eh bien! monchieu le capitaine, ai-je bien fait de parla?

DOLZAN. Ah! mes amis! je crois renaître! Quoi, je reprendrai mon rang sous les drapeaux français! je pourrai consacrer à ma patrie le reste de mes jours!

CHARLES. Oui, mon père, et je veux marcher à vos côtés!

LABRÈCHE. Bien, jeune homme! C'est ainsi que la gloire doit être héréditaire! Morbleu! cette journée me rajeunit de vingt ans! Mon capitaine, ma jambe est guérie, et je veux faire encore une campagne avec vous! Oui, mon capitaine, je veux être témoin du premier exploit de votre fils! Eh! triple carabine! A côté de cette cicatrice, il y a de la place encore, et mon Charles peut aussi me trouver à propos devant lui.

DOLZAN. Brave homme!...

CHRISTOPHE. Morguienne! Je crois qu'il me prend june envie de me faire choldat, pour chuivre auchi mon petit.

LABRÈCHE, apportant, distribuant des verres et versant. Allons, mon capitaine, il faut célébrer le plus beau jour de notre vie! — A vous, monsieur Charles! — A vous, Christophe! (Levant son verre.) Aux vieux guerriers!

DOLZAN, levant son verre. A leurs fils aussi braves!

CHARLES, de même. A la France, patrie des héros!

CHRISTOPHE. Morguienne! ja tous les braves gens! (Ils boivent ensemble. Pendant qu'ils boivent, les montagnards, armés de pelles, pioches, brouettes, descendent du haut de la montagne. — Jacques les guide et leur montre le chemin d'en bas.)

CHRISTOPHE, effrayé. Joh! mon Dieu!

LABRÈCHE. Paix!...

CHRISTOPHE. Chauvons-nous!...

LABRÈCHE, le retenant. Un moment!... Ce sont les montagnards qui vont travailler sur un autre point. Oh! oh! j'aperçois mon neveu! Il vient ici; point de crainte; nous allons savoir ce qui se passe au château. (Les ouvriers descendent la montagne, et disparaissent dans le chemin d'en bas. — Jacques accourt d'un air effaré.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES, accourant. Mon oncle!.., mon oncle!... mon oncle!.. (Apercevant Dolzan, Christophe et Charles.) Ah! jarni! qu'est-ce que je vois?...

LABRÈCHE. Eh! parbleu! tu vois nos amis.

JACQUES, tirant Labrèche du côté opposé où ils sont. Nos amis! Saint-Boniface!... Ah! mon oncle!... J' vois c' que c'est... J' vois c' que c'est, mon oncle!... Vous n' savez pas c' qui s'est passé au château?

LABRÈCHE. Parbleu! si fait, je sais...

JACQUES. Non, mon oncle, vous n' le savez pas... Ces gens-là sont des coquins, des brigands, des voleurs de grands chemins...

LABRÈCHE. Comment, drôle!...

DOLZAN. Que dit-il?

CHARLES, s'approchant de lui. Jacques...

JACQUES, se cachant derrière Labrèche. Ah! mon oncle! j' vous en prie, n' les laissez pas approcher d' moi...

LABRÈCHE. Ah çà! ventrebleu! es-tu devenu fou?

JACQUES. Puisque j' vous dis, mon oncle, que ce sont des voleurs. Y z-ont tué Frank; y z-ont voulu assassiner monseigneur, mam'selle Amélie, voler tout l' château. Croyez-moi, sauvons-nous...

LABRÈCHE, le saisissant par un bras. Arrête!...

DOLZAN. Comment, misérable! c'est nous qu'on accuse?

JACQUES, tremblant. Ah! mon oncle, secourez-moi!...

CHRISTOPHE. De braves gens comme nous!...

CHARLES. Tu peux croire...?

JACQUES. Ah! mon Dieu! moi, je ne crois rien du tout... C'est monseigneur qui dit... qu' vous êtes des assassins...

DOLZAN. Des assassins!...

LABRÈCHE. Ne vois-tu pas que les horreurs que tu débites sont encore des impostures de ton exécrable baron? qu'il accuse ses propres victimes? qu'il n'est d'autres assassins que lui et son infâme Robert? que c'est Charles qu'on voulait égorger; et que cet homme, à qui tu vas demander pardon à genoux, est son père et mon capitaine.

JACQUES. Ah! mon Dieu! vot' capitaine?

LABRÈCHE, le prenant au collet. A genoux, triple bombe!...

DOLZAN. Laissez, laissez ce brave garçon. — Rassure-toi, mon ami; nous n'avons l'intention de te faire aucun mal; crois-en ton oncle, et apprends-nous...

JACQUES. Ben obligé, monsieur. Dame, écoutez, si vous êtes d'honnêtes gens, c'est différent; en ce cas, prenez garde à vous.

TOUS. Comment?

JACQUES. Monseigneur a fait armer tous ses gens; et, aussitôt qu'il aura conduit mademoiselle Amélie au couvent de Montainard, pour qu'elle soit pus en sûre'é, à c' qui dit, y va s' met' à vous poursuivre; et, jarni! s'il vous attrape...

LABRÈCHE. Le baron est sur la route?

JACQUES. Eh! oui, mon oncle, là, sus l' chemin d'en bas, oùsque sa voiture, ses chevaux, tout l' bataclan est enfoncé dans la neige jusqu'au cou. V'là pourquoi j' suis v'nu chercher les ouvriers qui travaillaient là-haut.

LABRÈCHE. Est-il possible!... Que faire?... (On entend claquer du fouet, et Lariol, en postillon, avec de la paille autour de ses bottes et un bonnet de laine, entre.) Paix!... (Il fait entrer Dolzan, Charles et Christophe dans la chambre à droite.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LARIOL.

LARIOL, faisant claquer son fouet. Oûche qu'il est, l'homme de la maijon?

LABRÈCHE, faisant signe de se taire. Eh! c'est moi. Qui es-tu?

JACQUES. Eh! pardi! c'est Lariol, dont monseigneur a fait not' postillon.

LARIOL. Ch'est vrai.

LABRÈCHE. Que veux-tu? que cherches-tu ici?

LARIOL. Papa Labrèche, ch'est june bonne aubaine que je vous procura. Moncheigneur et not' mamjelle viennent se reposa dans votre maijon.

LABRÈCHE. Ici!...

DOLZAN, à l'entrée de la chambre. O ciel!

LARIOL, arrangeant la mèche de son fouet. Dame! jen attendant qu'on aye retira chon carroche de la neigea... (Il rit.) Ah! ah! ah!... Chi vous voyez comme ch'est drôle!

LABRÈCHE. Ne perdons pas la tête. (Se tournant vers la porte de droite, et faisant signe à Dolzan.) Silence... (A Lariol.) Va, mon ami; cours dire à monseigneur que ma maison est à son service.

DOLZAN. Comment?

LABRÈCHE, même jeu. Laissez-moi faire.

JACQUES. Mais, mon oncle...

LABRÈCHE. Paix! — Eh bien, va donc, Lariol.

LARIOL, raccommodant son fouet, et sortant doucement. J' cours... Ch'est la mèche de mon fouet qui ch'est cacha... (Jacques le pousse par les épaules.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté LARIOL.

DOLZAN, à Labrèche. Vous avez bien fait, mon ami; je n'ai plus rien à redouter du baron. C'est à moi de provoquer un éclat.

CHARLES. Mon père!... Ah! je vous en conjure, ménagez Amélie.

LABRÈCHE. Un moment, ventrebleu! De la prudence; vous venez d'entendre ce qu'a dit mon neveu. Vous voyez avec quelle adresse infernale le baron a rejeté sur vous l'assassinat qu'il a commis sur M. Charles. Tous ses gens sont persuadés que vous êtes des malfaiteurs.

JACQUES. Ma fine! c'est vrai, mon oncle.

LABRÈCHE. Ce n'est pas ici, mon capitaine, que vous pouvez avoir raison; c'est devant les tribunaux, et, pour arriver, il ne faut pas commencer par nous faire casser la tête.

CHRISTOPHE. Ch'est bien parla, chela!

DOLZAN. Quoi! je fuirai toujours devant lui?

LABRÈCHE. Oui, triple carabine! mais pour la dernière fois! Allons, mon capitaine, il faut encore battre en retraite. Montez cet escalier, enfermez-vous dans cette chambre avec votre fils et Christophe; moi, je me charge de recevoir le baron.

CHRISTOPHE, qui regardait vers le fond. Eh! jechte! voici l'ennemi!...

CHARLES. Venez, mon père; que le jour qui vous rend à ma tendresse ne soit pas marqué par un nouveau malheur!

LABRÈCHE. Montez donc, mille tonnerres!... (A Jacques.) Et toi aussi, va...

JACQUES. Écoutez donc, mon oncle...

LABRÈCHE. Va, te dis-je!...

JACQUES. Mais, si c'étaient des coquins...

LABRÈCHE. Eh! non.

JACQUES. Dame! c'est que trois contre un...

LABRÈCHE. Entreras-tu, morbleu! (Il ferme la porte. Descendant l'escalier.) Les voici! je suis au poste! (Le baron, Amélie, soutenue par madame Macaire, Robert et une douzaine d'ouvriers et de domestiques paraissent au fond, à l'extérieur, venant par le chemin d'en bas.)

SCÈNE VII.

LE BARON, AMÉLIE, MADAME MACAIRE, ROBERT, LABRÈCHE, OUVRIERS, DOMESTIQUES armés.

LABRÈCHE. Oh! oh! ils sont en force... Raison de plus pour être prudent. (Courant au-devant d'eux.) Par ici, monseigneur, par ici! Entrez aussi, camarades; ma maison est ouverte à tous les voyageurs. (Le baron fait entrer Amélie, que soutient madame Macaire; Labrèche court chercher un siége et la fait asseoir avec toutes les marques du plus grand intérêt. Pendant ce temps, le baron fait approcher les ouvriers et leur donne des ordres. Robert parcourt lentement la chambre, en examinant tout d'un air soupçonneux.)

LE BARON, comme s'il continuait de parler. Oui, mes amis, retournez tous à l'ouvrage, qu'on ne perde pas un instant; à quelque prix que ce puisse être, je veux que l'on rouvre le chemin qui conduit au sommet de ces montagnes. Allez, et hâtez vous. (Il les congédie.)

LABRÈCHE, regardant Amélie. Pauvre demoiselle, je ne sais trop ce qui l'afflige ainsi.

LE BARON, revenant. Je vous remercie, monsieur Labrèche, de l'asile que vous nous procurez. Jacques vous a déjà dit, sans doute, ce qui nous force à ce voyage précipité?

LABRÈCHE. Il m'a dit, monseigneur, que vous conduisiez mademoiselle au couvent.

MADAME MACAIRE. Pauvre petite! elle risque fort de n'y pas arriver vivante.

LE BARON. Vous vous alarmez trop, madame Macaire. (S'approchant d'Amélie et voulant lui prendre la main.) Eh bien, ma chère Amélie... (Amélie fait un geste d'horreur et se cache dans le sein de madame Macaire.)

MADAME MACAIRE. Allons, mon enfant, revenez donc à vous: c'est monseigneur qui vous parle... c'est monsieur votre père qui est auprès de vous, qui tient votre main...

AMÉLIE, la retirant avec effroi. Malheureuse que je suis!

MADAME MACAIRE. Elle est encore si troublée de la frayeur qu'elle a eue la nuit dernière, qu'elle croit toujours voir les assassins prêts à frapper.

AMÉLIE, s'écriant. Charles!... (Elle s'est levée; le baron lui saisit la main et lui jette un regard furieux. Robert fait un geste d'effroi. Au nom de Charles, la porte qui est au haut de l'escalier s'est ouverte, et le jeune homme y paraît; Labrèche, qui l'aperçoit, effrayé, lui fait signe de se cacher; en ce moment, Robert regarde Labrèche, qui demeure immobile, n'osant plus tourner les yeux vers la porte; Charles se retire en faisant un geste de désespoir, et referme doucement la porte. Ce mouvement a attiré tous les personnages vers les derniers plans. Le baron, qui tient la main d'Amélie, la ramène vers l'avant-scène.)

LE BARON. Songez qu'un silence éternel peut seul obtenir votre pardon; qu'il y va de votre intérêt...

AMÉLIE. De mon intérêt!... Ah! je sacrifierais tout...

LE BARON. Vous ne sacrifierez rien: il ne vous appartient pas de juger les motifs de ma conduite. Qu'il vous suffise de savoir que Charles est sorti d'un sang que je poursuivrai sans relâche; que sa perte peut seule nous garantir de la nôtre; que vous devez l'oublier.

AMÉLIE. L'oublier, oui; mais l'entendre accuser...

LE BARON. Vous ne pouvez le justifier qu'en conduisant votre père à l'échafaud.

AMÉLIE, avec effroi. Mon père! Ah!... (Le cri d'Amélie ramène sur elle et sur le baron l'attention de tout le monde.)

LE BARON. Silence!... Mes amis, je vais presser moi-même le travail de mes gens; je vous confie un instant ma fille; elle a besoin d'un peu de repos.

LABRÈCHE. Soyez tranquille, monseigneur: toute ma maison n'est-elle pas au service de cette aimable demoiselle? Madame Macaire, vous trouverez dans cette chambre un bon lit, et j'ai là du vieux vin d'Espagne qui vous rendra des forces.

LE BARON. Vous, madame Macaire, redoublez auprès d'Amélie de soins et de complaisances; Robert, vous me suivrez. Adieu, ma fille; dans peu d'instants, nous viendrons te reprendre. Allons, calme-toi, bannis tes craintes: le ciel veillera sur mes jours, et, quelque part qu'ils puissent être, j'atteindrai les coupables.

AMÉLIE. Malheureux Charles!

LE BARON. Conduisez-la, madame Macaire. (Il lui montre la chambre; madame Macaire y conduit Amélie, qui y entre avec des signes de désespoir. Le baron engage Robert à le suivre; celui-ci paraît hésiter et regarde Labrèche d'un air défiant; à la fin, il sort avec le baron et les autres domestiques.)

SCÈNE VIII.

LABRÈCHE, et, peu après, JACQUES.

LABRÈCHE. Dieu soit loué! les voilà partis! Pauvre demoiselle! il était temps qu'elle entrât dans cette chambre; ses larmes commençaient à m'attendrir, et j'aurais peut-être fini par lui dire... Peste! gardons-nous-en bien... Maintenant...

JACQUES, paraissant au haut de l'escalier. Mon oncle!

LABRÈCHE, cherchant. Hein?...

JACQUES, descendant. Mon oncle!...

LABRÈCHE. Que veux-tu? que viens-tu faire ici?

JACQUES. Ah! mon oncle, à présent j' sais tout; oui, y m'ont tout dit!... Ah! ce sont, ma fine, de braves gens, et monseigneur...

LABRÈCHE. Prends garde! sa fille est là, avec madame Macaire.

JACQUES. Bah!... Elles sont restées?

LABRÈCHE. Oui, en attendant que le chemin soit praticable. Écoute, Jacques, puisque tu es devenu raisonnable, il faut que tu sois utile à quelque chose.

JACQUES. Oui, mon oncle, je ne demande pas mieux; d'puis que j' sais tout ça, voyez-vous, je m' mettrais en quatre pour servir M. Charles et votr' capitaine, c' brave M. Dolzan!

LABRÈCHE. Bien, mon ami! Le baron peut venir d'un instant à l'autre, et tu sens combien il nous importe de n'être point surpris; sors de la maison, rôde autour de ma cabane, prends garde de t'exposer à quelque accident.

JACQUES. Soyez tranquille, j' connais l' danger.

LABRÈCHE. Dès que tu apercevras quelqu'un, le baron, Robert, ou tout autre, se diriger vers ces lieux, accours m'en avertir.

JACQUES. Laissez-moi faire! J' vas monter sur un rocher qui est là-haut.

LABRÈCHE. Va! Pendant que tu seras en sentinelle, nous ferons connaissance avec ce flacon, ça désennuiera nos prisonniers.

JACQUES. C'est ça, mon oncle; dites-leur ben d' n'avoir pas peur, j' suis là! (Il sort par la droite, et Labrèche monte à la chambre de gauche.)

SCÈNE IX.

ROBERT, seul, qui s'est montré plusieurs fois à l'extérieur pendant la scène précédente, et entre avec mystère. Jacques était caché ici... Raison de plus pour confirmer mes soupçons. J'ai fait entendre au baron qu'il était imprudent de laisser Amélie et sa gouvernante seules dans cette maison... Profitons de ce prétexte pour surveiller Labrèche. Le trouble que j'ai remarqué sur sa figure a fait naître en moi d'étranges pensées... Charles et

Christophe se seraient réfugiés ici... Comment m'éclaircir?... Si je pouvais observer sans être vu... Ah! ce caveau... Il est profond... A merveille! de là, je pourrai... (Il y entre et s'arrête brusquement.) C'est singulier, j'ai cru entendre plusieurs voix; cependant, il n'y a personne!... et d'ici, je n'entends plus rien... Comment se fait-il?... Ah! cette chambre qui se trouve précisément au-dessus de ce caveau... Excellente découverte! (Il rentre et disparaît dans le caveau. A l'instant où Robert descend, on entend au loin une chute de neige et des cris. Aussitôt Amélie sort de la chambre de droite, avec des signes d'épouvante; madame Macaire la suit.)

SCÈNE X.

AMÉLIE, MADAME MACAIRE.

AMÉLIE. O ciel! qu'entends-je?

MADAME MACAIRE. Ne vous effrayez pas, ma chère maîtresse; ce ne peut être...

AMÉLIE, avec effroi. Ces cris!... O ma bonne, si c'était Charles que l'on poursuivit!

MADAME MACAIRE. Quelle idée! il est bien loin...

AMÉLIE. Paix!... écoute!... (Les cris s'approchent.) Ah! quel effroi!... (Jacques, tout couvert de neige, accourt en criant.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES. Ah! mon Dieu, mon Dieu, mon oncle!... mon oncle!...

MADAME MACAIRE. Eh! c'est Jacques! dans quel état!

JACQUES. Ah! c'est vous, mam' Macaire, mam'selle Amélie... Me v'là propre!

MADAME MACAIRE. D'où viens-tu, mon pauvre garçon? qui t'a arrangé de la sorte?

JACQUES. Pardi! c'est d' la neige, vous l' voyez ben!... Oh!... que c'est froid! C'est pas l'embarras, faut qu' mon oncle soit lierement occupé à jaser là-haut, pour n' m'avoir pas entendu; car j'ai crié d'une belle force, quand tout ça m'a tombé sus l' corps.

MADAME MACAIRE, à Amélie. Vous voyez, ma chère enfant, que votre effroi n'était pas raisonnable.

AMÉLIE. Ah! ma bonne! je suis si troublée!... si vous saviez.... (Elle porte son mouchoir à ses yeux.)

MADAME MACAIRE, à Jacques, qui se secoue. Mais par quel hasard étais-tu sur la montagne? où allais-tu? d'où venais-tu?

JACQUES. Eh! jarni! mam' Macaire, j' n'allais pas, je ne venais pas non plus. J'étais là-haut en sentinelle sur eune roche, au pied d' la grande montagne, oùs que mon oncle Labrèche m'avait envoyé pour faire le guet, et v'nir l'avertir drès qu' monseigneur ou queuques-uns d' ses gens r'viendraient par ici, afin d' faire évader bien vite M. Charles, et...

AMÉLIE. Charles?

JACQUES. Aïe! quoi qu' j'ai dit!

MADAME MACAIRE. Charles, dis-tu?

AMÉLIE. Ah! ma bonne, il est ici, et mon père...

JACQUES. Chut!... Ah! mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait là?

AMÉLIE. Il est perdu!

JACQUES. Je vous en prie, mam'selle, n'ayez pas peur; vrai, ce pauvre jeune homme n'est pas coupable; c'est pas sa faute...

MADAME MACAIRE. Il n'est pas coupable?

JACQUES. Ah! si mon oncle savait!

AMÉLIE. Non, non, ma bonne, il n'est pas coupable; j'en prends le ciel à témoin.

MADAME MACAIRE. Mais alors, comment se fait-il?... Votre père le poursuit... vous pleurez... Jacques se défend!...

AMÉLIE. Ne m'interroge pas!

MADAME MACAIRE. Ah! mon Dieu! est-ce que l'on commettrait contre ce jeune homme quelque mauvaise action?

JACQUES. Eh ben, oui, mam' Macaire, et c'est lui qu'on veut assassiner...

AMÉLIE. Arrêtez, Jacques!...

JACQUES. Et c'est monseigneur...

AMÉLIE. Jacques, épargnez mon père!...

MADAME MACAIRE. Votre père?

AMÉLIE. Non, non, je n'ai pas dit!... ce ne peut être... Ah! ma tête s'égare!... je crois entendre!... Charles!... tes meurtriers approchent!

MADAME MACAIRE. Ses meurtriers!

AMÉLIE. Ah! je succombe!... Sauvez, sauvez Charles!... (Elle tombe accablée sur une chaise.)

MADAME MACAIRE. Oh! mon Dieu!... dans quel état!...

JACQUES. Que faire?... que devenir?... Mon oncle! mon oncle! accourez tous; mam'selle Amélie s' meurt! (La porte s'ouvre; Charles, Dolzan, Christophe et Labrèche paraissent; Charles se précipite au bas de l'escalier.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DOLZAN, LABRÈCHE, CHRISTÓPHE, CHARLES.

CHARLES, s'élançant aux genoux d'Amélie. Amélie!

AMÉLIE. Dieu!

DOLZAN. Imprudent!... que fais-tu?

MADAME MACAIRE. Ah! mon Dieu!

LABRÈCHE. Veillons sur eux!... (Ils observent au fond.)

AMÉLIE. C'est vous, Charles... Fuyez, fuyez, malheureux!

CHARLES. Non; je veux avant tout me justifier!... on m'accuse d'un crime horrible, mais je ne suis point coupable.

AMÉLIE. Eh! qui, mieux que moi, peut répondre de votre innocence?...

CHARLES. Amélie, je vous perds sans retour; mais je suis digne, oui, toujours digne de vous!

DOLZAN. Insensé! Songe donc au péril...

CHARLES. Mon père, laissez-moi.

MADAME MACAIRE. Son père!

AMÉLIE. Charles, si vous m'aimez, au nom de ma tendresse, fuyez, fuyez à l'instant!

LABRÈCHE. Voilà le baron!

AMÉLIE. Mon père!...

DOLZAN, entraînant Charles. Viens, Charles, viens, mon fils.

CHARLES, entraîné. Amélie!... Amélie!... adieu pour la dernière fois!...

DOLZAN, montant avec lui. Viens!

LABRÈCHE, du bas de l'escalier. Votre asile est découvert; vous n'avez qu'un instant... (Il monte rapidement.)

ROBERT, paraissant au soupirail. Ce sont eux! (Dolzan, Charles et Labrèche sont rentrés; Amélie est tombée sur une chaise; madame Macaire la soutient; Robert est au soupirail, tenant un conduit d'artifice, qu'il pose sur l'escalier. Le baron et quatre domestiques paraissent au fond.)

SCÈNE XIII.

LE BARON, ROBERT, AMÉLIE, MADAME MACAIRE, DOMESTIQUES.

LE BARON. Ma fille, les chemins sont rouverts, la voiture est prête; il faut partir.

AMÉLIE, se levant, et à part. Il est sauvé!

ROBERT. Le baron! A merveille! (Il sort du soupirail.) Monseigneur, vous venez à propos.

AMÉLIE. Dieu! Robert!

LE BARON. Qu'avez-vous? d'où vient ce trouble?

ROBERT, prenant le baron à part. Parlons bas.

AMÉLIE. Saurait-il?... (Elle est tremblante, ainsi que madame Macaire.)

ROBERT, l'emmenant à l'écart. Ils sont ici, tous!

LE BARON. Qui donc?

ROBERT. Charles, Dolzan, Christophe... dans cette chambre!

LE BARON. Dolzan!

ROBERT. Poix! lui-même. Ce n'est pas tout : il a découvert que vous êtes l'auteur de sa condamnation; il s'apprête à vous traîner devant les tribunaux.

LE BARON. Je suis perdu!

ROBERT. Non! Ce sont eux que, d'un seul coup, je vais anéantir! Faites enlever votre fille; qu'elle parte à l'instant : je vous réponds du reste.

LE BARON. Quoi!

ROBERT. Cette chambre est construite au-dessus du caveau où Labrèche renferme ses poudres. J'en ai trouvé un baril tout entier... cette lampe est allumée... tout est prêt.

LE BARON. Ah! je t'entends... Oui, tous nos ennemis anéantis, et personne pour nous accuser!

ROBERT. Hâtez-vous!

LE BARON, à sa fille. Partons, ma fille; suivez-moi.

AMÉLIE. Dieu! qu'allez-vous faire?

LE BARON. Silence!

AMÉLIE, avec désespoir. Mon père!

LE BARON, la menaçant. Malheureuse! (Aux domestiques.) Qu'on l'entraîne! (Les domestiques font sortir madame Macaire et Amélie.)

AMÉLIE. Ah! je ne le verrai plus!... Charles! Charles!

MADAME MACAIRE. Mon Dieu! mon Dieu! (Les domestiques les entraînent.)

SCÈNE XIV.

LE BARON, ROBERT.

(Pendant que le baron voit sortir sa fille, Robert court au caveau, et présente la mèche du conduit d'artifice à la flamme de la lampe. Le feu y prend.)

ROBERT. C'en est fait. J'ai calculé le temps qu'il faut à ce conduit pour allumer les poudres : tout va s'abîmer... Fuyons !

LE BARON. Je serai donc vengé !

ROBERT. Fuyons, vous dis-je, et cherchons un abri sous ces voûtes de rochers. (Il entraîne le baron, l'explosion éclate : à peine la maison est-elle en feu, que Labrèche et Jacques paraissent accourant de gauche.)

SCÈNE XV.

LE BARON et ROBERT au fond ; LABRÈCHE, JACQUES.

JACQUES. Ah ! mon Dieu ! queu malheur ! Mon oncle, mon oncle, vot' maison qui saute !

LABRÈCHE, au baron et à Robert. Scélérats ! votre espoir est trompé. J'avais eu le temps d'éloigner vos victimes, et c'est vous maintenant qui devez trembler devant nous !

LE BARON ET ROBERT, avec fureur. Ah ! (Robert saisit ses pistolets, le baron tire son épée ; ils vont se précipiter sur Labrèche.)

SCÈNE XVI.

TOUS LES PERSONNAGES.

(Aussitôt des monceaux de neige et des quartiers de rochers roulent de tous les points de la montagne ; une énorme avalanche écrase et engloutit le baron et Robert. Les paysans fuient et se groupent diversement. On rapporte Amélie évanouie ; tous les principaux personnages reviennent en scène.)

LABRÈCHE. Le ciel est juste, mille bombardes ! les coupables ont péri.

CHARLES. Mon père, la malheureuse Amélie...

DOLZAN. Charles, rassure-toi : dès ce moment elle devient ma fille.

FIN.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

SCÈNE XIV.

LE BARON, ROBERT.

(Pendant que le baron voit sortir sa fille, Robert court au caveau, et présente la mèche du conduit d'artifice à la flamme de la lampe. Le feu y prend.)

ROBERT. C'en est fait. J'ai calculé le temps qu'il faut à ce conduit pour allumer les poudres : tout va s'abîmer... Fuyons !

LE BARON. Je serai donc vengé !

ROBERT. Fuyons, vous dis-je, et cherchons un abri sous ces voûtes du rocher. (Il entraîne le baron, l'explosion éclate : à peine la maison est-elle en feu, que Labrèche et Jacques paraissent accourant de gauche.)

SCÈNE XV.

LE BARON et ROBERT au fond ; LABRÈCHE, JACQUES.

JACQUES. Ah ! mon Dieu ! queu malheur ! Mon oncle, mon oncle, vot' maison qui saute !

LABRÈCHE, au baron et à Robert. Scélérats ! votre espoir est trompé. J'avais eu le temps d'éloigner vos victimes, et c'est vous maintenant qui devez trembler devant nous !

LE BARON ET ROBERT, avec fureur. Ah ! (Robert saisit ses pistolets, le baron tire son épée ; ils vont se précipiter sur Labrèche.)

SCÈNE XVI.

TOUS LES PERSONNAGES.

(Aussitôt des monceaux de neige et des quartiers de rochers roulent de tous les points de la montagne ; une énorme avalanche écrase et engloutit le baron et Robert. Les paysans fuient et se groupent diversement. On rapporte Amélie évanouie ; tous les principaux personnages reviennent en scène.)

LABRÈCHE. Le ciel est juste, mille bombardes ! les coupables ont péri.

CHARLES. Mon père, la malheureuse Amélie...

DOLZAN. Charles, rassure-toi : dès ce moment elle devient ma fille.

FIN.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.